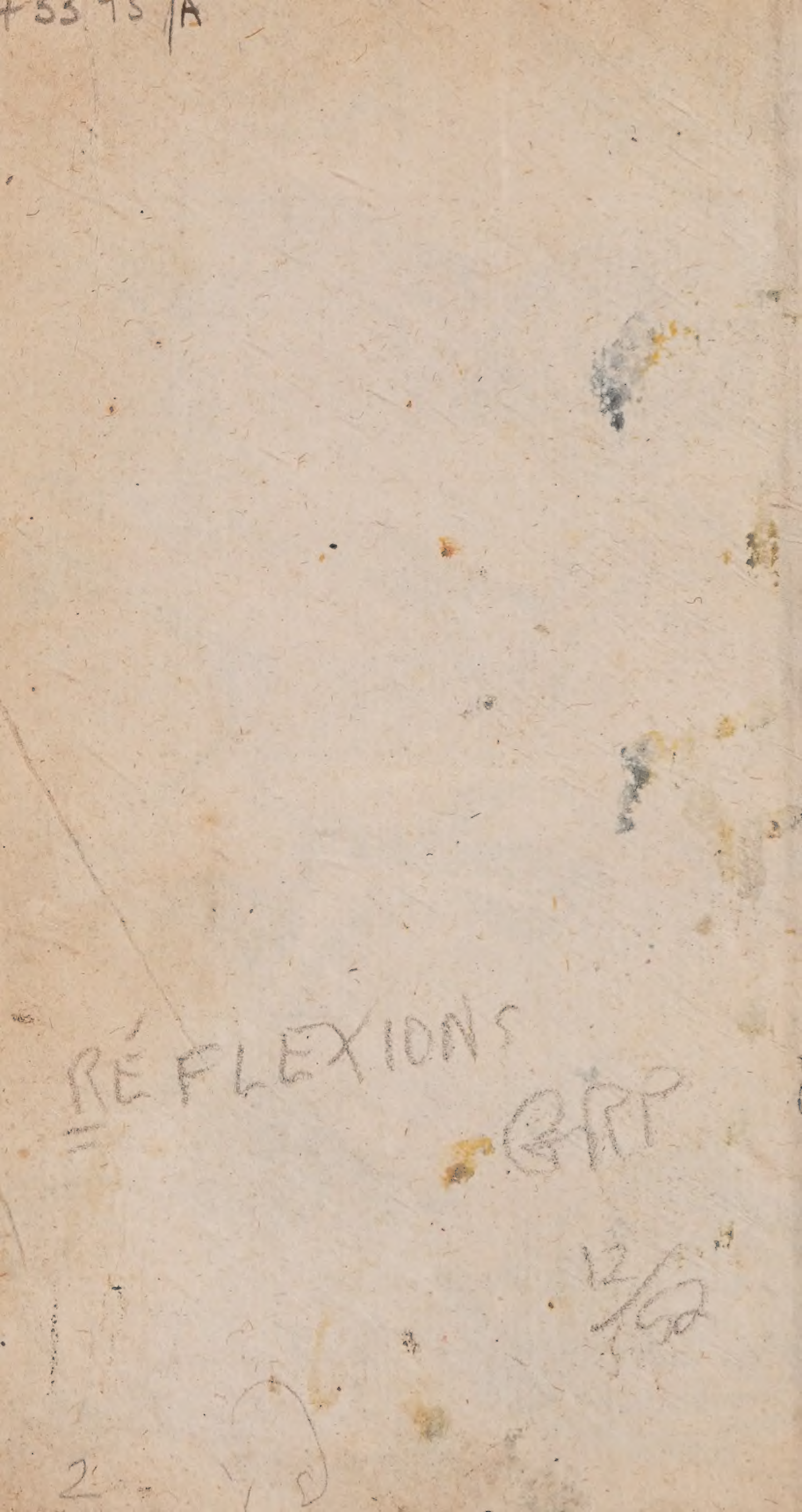
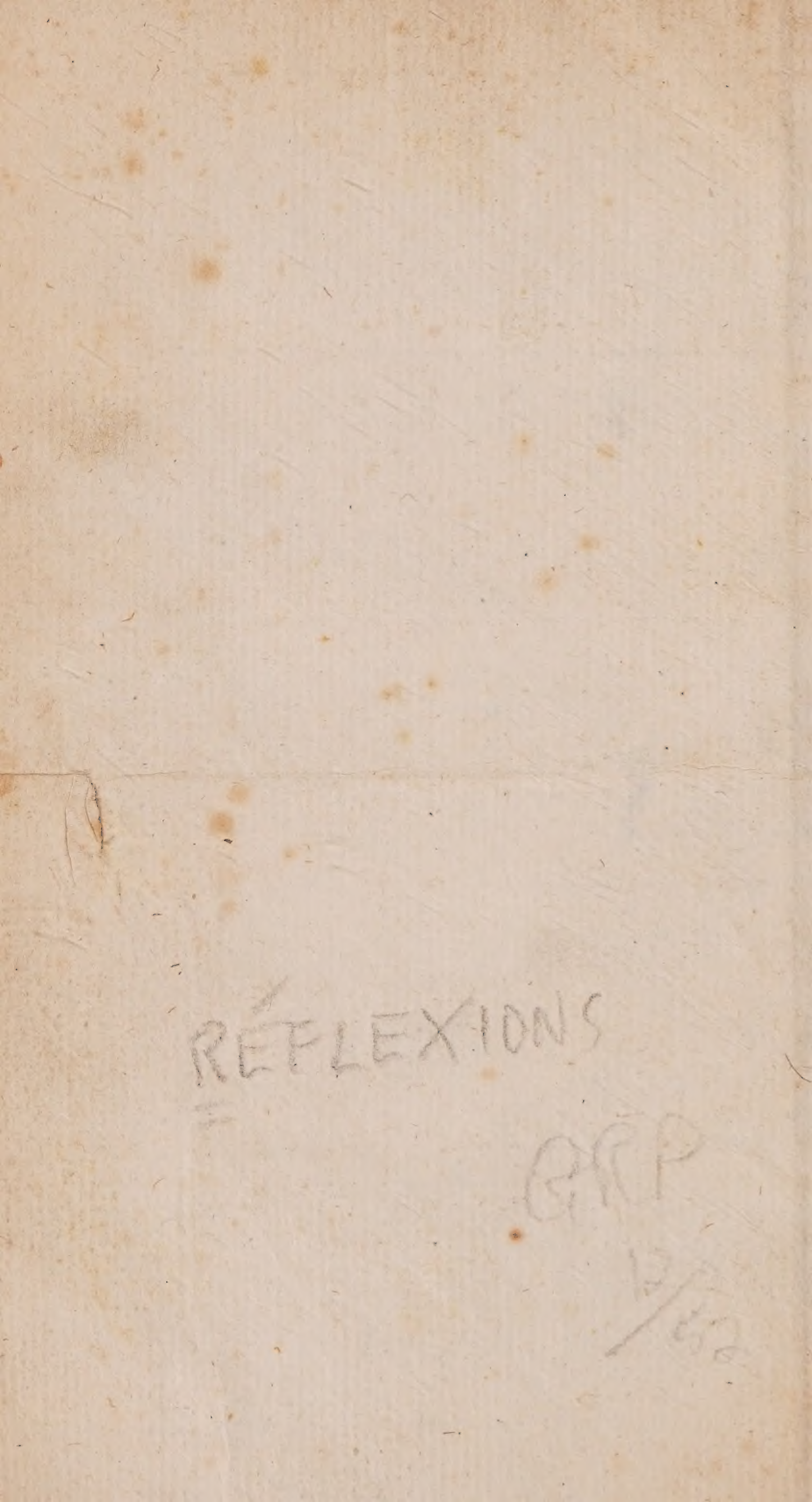







RÉFLEXIONS


RÉFLEXIONS

RÉFLEXIONS
SUR LES
AFFECTIONS VAPOREUSES,
OU
EXAMEN
DU TRAITÉ DES VAPEURS
DES DEUX SEXES.

Troisieme Edition, publiée en 1767,

Par Monſieur P***.



A AMSTERDAM.

M DCC LXVIII.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

EN publiant, par le Journal de Médecine du mois d'Août 1766, quelques observations sur l'usage des humectans, dans les affections hystériques & hypochondriaques, Monsieur Roux, Auteur de ce Journal, remarqua que cette question ne sçauroit être discutée avec trop d'exactitude; & il nous fit savoir qu'il recueilleroit, avec soin, les pièces du Procès, afin que les Médecins instruits pussent en déduire la pratique la plus salutaire dans ce genre de maladies.

J'entre dans les vues de ce sa-

*vant & zélé Professeur d'autant plus volontiers, que je comprends, par les pieces qui lui ont été déja communiquées, qu'il est des Médecins qui se sont un peu trop prévenus en faveur de l'Ouvrage que Monsieur P*** a donné sur ce sujet, ou plus généralement sur toutes les maladies convulsives, chlorotiques, utérines, hypochondriaques, &c. & qu'il est difficile qu'en adoptant, avec la même confiance, tout ce que cet Ouvrage peut contenir d'erreurs & de vérités, leurs observations ne se ressentent pas de cette prévention.*

Quand on est fortement affecté d'une idée, elle se retrace sans cesse

dans l'esprit ; on ne croit voir par-tout que ce qu'elle représente à l'imagination : les uns ne voyent que pourriture & que corruption dans les premières voies, & ne veulent que purger ; il en est qui n'appréhendent rien tant que des ruptures de vaisseaux, que des stases inflammatoires, & ne veulent que saigner ; d'autres qui font dépendre toutes les maladies de la foiblesse des organes, ne proposent que des toniques ; & Monsieur P. ne voyant par-tout que sécheresse, que tension, que raccornissement, il est naturel qu'il condamne tout autre remede que les relâchants.

Dum vitant .... vitia, in contraria currunt.

A la vérité il n'eſt point de vrais Médecins qui n'employent les relâchants dans bien des cas de maladies ſpaſmodiques ; mais d'autre part, il eſt indubitable que l'on fait tous les jours les guériſons les plus complettes de maladies qui portent le même nom, par des remedes d'un genre différent ; que le quinquina, par exemple, ſeul ou aſſocié aux céphaliques, guérit un grand nombre d'épilepſies idiopathiques dans les adultes, lorſqu'elles ne ſont pas bien invétérées ; qu'il ne manque jamais de guérir l'eſpéce ſinguliere de convulſions, que l'on nomme chorea S^{ti} Viti (1) ;

(1) *La chorea Sti Viti eſt une maladie très-*

que les épilepsies sympathiques cédent très-souvent, les unes à l'application des caustiques, les autres à l'usage des contrevers, quelques-

---

réelle, mais qui n'est pas sans doute aussi commune ailleurs qu'elle l'est dans nos Provinces, puisque M. Lieutaud n'a pas eu occasion de l'observer, & qu'il ne regarde les gesticulations qui la caractérisent, que comme des tours de souplesse. (Voyez Précis de Médecine, chap. des convulsions). *Pour moi je puis assurer l'avoir vue, telle qu'elle a été décrite par Sydenham, à plus de dix jeunes personnes de la campagne, qui n'avoient aucun intérêt à jouer les convulsions, ni assez d'adresse pour les imiter; & qu'elles ont toutes été parfaitement guéries & en fort peu de temps, par l'usage de l'électuaire anti-épileptique de Fuller, diversement modifié, selon la différence des tempéraments, & des causes ausquelles j'ai cru devoir attribuer leurs maladies.*

unes à une opération chirurgicale ; que celles des enfans ne résistent jamais aux absorbants ; qu'il n'est rien de plus commun que de voir les pâles couleurs & les vapeurs qui en dépendent, se dissiper par le moyen des martiaux, &c. &c.

Il ne s'agit donc, pour établir la meilleure pratique dans ce genre de maladies, que de trouver des règles, selon lesquelles l'on puisse distinguer les cas où il convient d'employer les uns ou les autres de ces remedes. Il est certain que l'on ne sçauroit mieux remplir cet objet, qu'en recueillant un grand nombre d'observations ; mais il n'est pas si aisé de faire de bon-

nes obſervations que le commun des Médecins ſe l'imagine. Pour bien obſerver, il faut avoir une connoiſſance ſuffiſante de l'hiſtoire des maladies, pour n'en pas confondre les genres & les eſpéces ; il faut être aſſez verſé dans la matiere médicale, pour ne pas ſuppoſer aux remedes des propriétés contradictoirement oppoſées à celles qu'ils poſſédent réellement : l'on doit ſurtout avoir l'eſprit libre de tout préjugé, & ne pas s'y porter avec l'intention décidée de ne trouver dans une maladie que ce dont on a l'imagination prévenue ; il faut prendre garde de ne pas attribuer trop facilement aux remedes des guériſons

qui peuvent n'être dues qu'aux ressources du tempérament : l'on a donné des quarantaines de bains ; l'on a inutilement affoibli les entrailles par une énorme boisson d'eau de poulet, pour de ces vapeurs passageres que l'on voit tous les jours se dissiper sans le secours d'aucuns remedes ; tandis que ces mêmes secours ont été infructueux, & souvent pernicieux à des personnes plus sérieusement affectées de ces maladies (1) ; *il faut enfin considerer une maladie dans ses inter-*

(1) *On lit dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre 1766, que M. Coste a observé, à Lyon, quelques échecs de la méthode de M. P., dont l'un a été funeste : il*

missions, si elle est périodique, comme dans ses paroxismes, puisque ces deux états exigent des secours tout-à-fait opposés. Il est échappé bien des fautes à M. P. pour s'être écarté de ces règles, comme on le verra, surtout dans les remarques que je ferai sur ses Observations-pratiques. L'on trouve les mêmes fautes dans les Observations de ceux qui paroissent l'avoir choisi pour leur unique modele; & c'est pour les leur faire éviter à l'avenir, & pour les ramener, s'il se peut, dans les bonnes voies, que je me détermine à publier les

---

pourroit actuellement, dans la même Ville, en grossir considérablement le catalogue.

Réflexions que j'ai faites sur le Traité des affections vaporeuses des deux sexcs.

M. P. s'étonnera sans doute de la hardiesse de ce début ; il invoque contre ses adversaires l'autorité du Magistrat ; mais ce n'est pas qu'il en redoute les efforts ; il compte tellement sur la supériorité de ses forces, qu'il ne craint pas de provoquer au combat l'ordre entier des Médecins, en les défiant derechef de justifier, dans le traitement des affections spasmodiques, l'usage de l'émétique, de l'hypécacuana, du cautere, de toutes les especes de cordiaux, & généralement de tous les remedes qu'il avoit pros-

crits jusqu'ici, sans trop en connoître les propriétés, *ainsi que je le ferai voir ; mais il leur déclare pour la troisiéme & derniere fois, qu'ils ayent à appuyer leur cause par de meilleures observations que celles qui ont été déja produites au procès, ne les jugeant pas assez concluantes, quoiqu'elles paroissent leur être favorables* (1). *Il faudroit montrer comment ces observations paroissant favorables, elles ne le sont pas effectivement : mais il peut suspendre cet éclaircissement ; il doit, avant de discuter les observations d'autrui, commen-*

(1) *Post-scriptum de la troisiéme édit. du Traité des aff. vapor.*

cer par justifier les siennes, & donner, s'il peut, la solution des difficultés qui sont exposées dans le cours de ces Réflexions. Que si nonobstant l'inutilité des efforts qu'il aura faits, pour y répondre d'une maniere satisfaisante, il doute encore que l'on puisse faire, dans les affections spasmodiques, un bon usage des remedes qu'il condamne, nous nous offrons, pour sa satisfaction, à fournir alors plus d'observations qu'il n'en est besoin, pour dissiper ce qu'il appelle un cahos ténébreux (1), *qui ne peut en être un que pour ceux qui, comme lui,*

---

(1) *V. le Post-scriptum de la troisiéme édit.*

ne reconnoiſſent qu'une ſeule cauſe à toutes les maladies de ce genre. Il récuſe toutes celles qui auront été faites en pays étrangers, & par des Auteurs qui ne vivent plus (1) : *cette condition peut être regardée comme une chicane qui n'annonce pas une bonne cauſe : cependant nous la lui paſſerons. Ce ſeront donc des obſervations faites en France, &, comme il l'exige, par des Auteurs vivants, ce à quoi j'invite, à ſon exemple, ceux de mes Confrères qui reſpirent encore. Mais bien entendu qu'il nous diſpenſera de nommer les perſon-*

(1) *Voyez le Poſt-ſcriptum de la troiſiéme édition.*

nes qui y auront donné lieu, n'y en ayant aucunes, à ce que je crois, qui aimassent à se donner dans le public pour avoir été, & pour pouvoir être soupçonnées de conserver des dispositions à devenir encore hystériques, hypochondriaques, folles, atrabilaires, convulsionnaires, épileptiques, inondées de fleurs blanches, transportées de fureur utérine, *&c.*

Mais ces observations auront des objets certains : ce ne seront pas des tympanites, des vomissements atrabilaires, des écrouelles, des toux hypochondriaques imaginaires, *comme dans les observations de M. P. : souvent il*

croit avoir terraſſé des géants, qu'il ſe trouve n'avoir combattu que des moutons. C'eſt par une illuſion toute ſemblable qu'il voit deux partis, animés juſqu'à la fureur, combattre à outrance pour attaquer & défendre ſon ſyſtême du raccorniſſement, & ſur le point de faire ſuccomber tout le genre humain ſous leurs coups meurtriers. C'eſt par le même enchantement qu'il apperçoit une multitude de vaporeux frémir à l'aſpect terrible des armes raſſemblées par M. de Preſle, pour ſeconder la fureur de ſon parti; & que ſe ſentant tranſporté d'un zèle qui le porte à tout entreprendre, il croiroit manquer à la

plus étroite de ſes obligations, s'il ne s'élevoit contre ce qu'il appelle les prétentions *de M. Whytt, s'il différoit de venger l'humanité du nouvel outrage qu'il imagine lui être fait par cet Auteur* (1).

Il eſt vrai que M. Whytt rabaiſſe l'humanité au-deſſous de la Divinité, à laquelle ſeule il attribue des connoiſſances ſans bornes, auxquelles il ne ſe peut rien ajouter; tandis qu'en parlant des productions de l'eſprit humain, il ne craint pas de proférer ces paroles que M. P. trouve ſi outrageantes:

Multùm egerunt qui ante nos

(1) *Voyez le Poſt-ſcriptum de la troiſiéme édition.*

fuerunt, ſed non peregerunt; multùm adhuc reſtat operæ; neque ulli nato poſt mille ſæcula præcidetur occaſio aliquid adhuc adjiciendi.

» De ſi belles paroles proférées » avec humilité, dit M. P., ſem- » blent demander grace à tout Lec- » teur impartial; mais me diſpen- » ſeront-elles de venger l'humanité » de ce nouvel outrage? « M. P. ne veut pas dire ſans doute que c'eſt en demandant grace avec humilité, que M. Whytt a outragé l'humanité: il faut donc que ce ſoit en refuſant à l'humanité le pouvoir de faire des choſes auxquelles il ne ſoit pas poſſible de rien ajouter, qu'il s'eſt

rendu coupable de l'outrage dont M. P. a résolu la vengeance. Je ne m'étonne pas que notre Auteur pense ainsi : son Livre est rempli d'expressions qui ne me laissent pas douter qu'il ne croye très-fermement avoir porté la Médecine des maladies spasmodiques au point d'une perfection infinie. *Mais s'il pense réellement que l'humanité soit outragée par ces paroles, & s'il se croit obligé à réparer son honneur ; que n'enveloppe-t-il dans sa vengeance son propre Mécene, l'illustre Monsieur Sénac ? Il osa mettre la même épigraphe au frontispice de son Traité sur le cœur.*

Au reste, l'on peut se tromper,

bien loin d'atteindre à l'infini, & cependant avoir beaucoup de mérite : aussi je ne prétends rien ôter à tout ce que l'Auteur du Mercure de France en accorde à M. P. (1); *mais il s'en faut bien que je le reconnoisse aux mêmes enseignes que lui : il en juge par l'extrême vogue de ce Médecin, par le prompt débit de son Livre, & par l'empressement de chacun à s'en procurer la lecture. Le sieur Ailhaud a eu de vogue pour sa poudre incomparablement plus que M. P. pour ses bains, & celui-ci a débité moins d'exemplaires de son Livre, que*

(1) *Mercure du mois de Mars* 1767.

l'autre n'en a débité de grosses du sien. Quiconque promettra de guérir de tous maux, comme le sieur Ailhaud, ou des maux les plus graves & les plus fréquents, comme M. P., par une méthode unique, simple & facile à pratiquer, sera toujours assuré de la vogue du moment. Il n'en est pas des jugements du Public, comme de ceux d'un Tribunal de Justice : dans celui-ci l'on compte les voix, parce que les Juges y sont supposés éclairés ; dans le Public, le nombre de ceux qui le sont, surtout en fait de sciences, étant extrêmement petit, il ne s'agit pas de compter les voix, il faut les peser. Les choses de ce

monde, dit Sénéque, ne vont pas ſi bien, que ce qui eſt le meilleur ſoit du goût du plus grand nombre; la preuve qu'une choſe eſt auſſi mauvaiſe qu'elle peut l'être, continue ce Philoſophe, c'eſt qu'elle ſoit approuvée par la multitude. Non tam benè cum rebus humanis agitur, ut meliora pluribus placeant: argumentum peſſimi turba eſt.

A l'égard des connoiſſeurs, il eſt plus d'un motif capable de leur donner de l'empreſſement à lire un Ouvrage. Il n'eſt pas toujours néceſſaire qu'il ſoit devenu fameux par une grande perfection: c'eſt aſſez qu'il le ſoit par la raiſon con-

traire. L'Auteur du Mercure ne crut-il pas, l'année derniere, exciter l'empreſſement de tous ſes Lecteurs, en leur donnant l'extrait d'un certain éloge funebre, par la ſeule raiſon qu'il étoit ſinguliérement ridicule? Et n'avoit-il pas les mêmes vues, quand il a rappellé tout récemment d'anciens Sermons compoſés dans le même goût? Comment veut-il donc nous perſuader aujourd'hui que l'empreſſement de chacun à ſe procurer la lecture d'un Ouvrage, ſoit ce qui doit en donner l'idée la plus avantageuſe, *plutôt qu'une idée toute oppoſée? Mais il eſt un autre motif également capable de donner aux per-*

ſonnes

*ſonnes éclairées de l'empreſſement à lire un nouveau Livre : c'eſt ſouvent la maniere dont il eſt annoncé. M. P. ne promet pas moins qu'*une pratique ſûre, fondée ſur des obſervations, *pour guérir toute eſpece de vapeurs, & toutes les maladies ſpaſmodiques*, jointe à une théorie ſolide : *il n'en falloit pas davantage pour leur donner de l'empreſſement à lire ſon ouvrage : mais y ont-elles trouvé l'accompliſſement de cette belle promeſſe? Je n'en ſçache aucunes qui l'ayent dit, & je vais faire voir qu'elles n'ont pas dû le dire.*





RÉFLEXIONS
SUR LES
AFFECTIONS VAPOREUSES,
OU
EXAMEN
DU TRAITÉ DES VAPEURS DES DEUX SEXES.

At *ſi Medicus* non *ſuffecerit ad cognoſcendum*, neque *etiam* (niſi fortuito) *ſufficiet ad ſanandum* (1).



E tous les ſyſtêmes qui ont tant de fois fait changer de face à la Médecine, il n'en eſt peut-

(1) M. P. a mis pour Epigraphe à la tête

être aucun qui lui ait causé autant de révolutions, qu'on doit en attendre de celui que M. P. nous présente dans son Traité des affections vaporeuses, si la pluralité des Médecins peut se persuader, avec cet Auteur, qu'il ne nous propose à croire que des vérités incontestables. S'il n'a rien avancé, comme il le dit, qu'il n'ait *prouvé par arguments poussés jusqu'à la derniere évidence*, & s'il est bien fondé dans les reproches qu'il fait à tous les Médecins d'être *des aveugles volontaires*, qu

Opinion qu'a M. P. de ceux qui ne pensent pas comme lui.

---

de son Livre : *Medicus si suffecerit ad cognoscundum, sufficiet etiam ad sanandum.* (Hipp de art. S. xx.)

refuſent de ſe laiſſer déſiller les yeux (1) *; des mécréants*, parce *qu'ils ne veulent pas ſe ſoumettre* à l'autorité de ſes déciſions (2); *des jaloux, qui rejettent une méthode nouvelle, parce qu'ils ne l'ont pas enfantée* (3) ; des gens *aſſervis par intérêt au préjugé & à la routine* (4) *;* des hommes dangereux, *qui ne prêtent que des ſecours avides & meurtriers* (5) *; des empyriques qui, ſous prétexte*

---

(1) Traité des Vap. par M. P. Préface, pag. 26.

(2) Ibid. pag. 18 & 19.

(3) Ibid. pag. 19.

(4) Ibid. pag. 19.

(5) Ibid. pag. 24.

qu'aux maux violents il faut des remedes violents, ne leur opposent que de prétendus spécifiques, dont les effets sont funestes (1), &c. &c. Il n'est pas douteux que nous ne devions oublier tout ce que nous croyons avoir acquis de connoissances, non-seulement relativement aux vapeurs, mais dans toutes les parties de la Médecine ; & fussions-nous parvenus au déclin de notre carriere, l'honneur & la Religion nous font un devoir indispensable de recommencer l'étude de cette science, si nous voulons en con-

(1) Traité des affect. vapor. pag. 54 & suiv.

tinuer l'exercice. Mais ce ne doit être qu'en ſuivant *une route nouvelle*, que notre Auteur veut bien nous apprendre, & dont la découverte eſt uniquement le fruit *de ſon expérience & de ſes obſervations*. Lui ſeul de tous les Médecins a entendu *les vaiſſeaux fermés & raccornis des inteſtins, de l'eſtomach, de la cuiſſe & de tous les membres, être dilatés par une impulſion ſenſible du ſang, en faiſant des éclats auſſi bruyants que ceux du froiſſement d'un parchemin fort ſec* (1). Perſonne avant lui ne ſe ſeroit douté que

(1) Traité des affect. vapor. pag. 87 & ſuiv.

les vaiſſeux du cerveau, des meninges, des yeux, du nez, des oreilles, de la langue, puſſent devenir des corps aſſez ſonores pour retentir au loin, & que le ſang pût heurter contre leurs parois, de maniere à produire ce retentiſſement (1). Quel eſt l'obſervateur qui nous ait fait mention d'un *urétere*, qui ſe ſoit gliſſé dans la veſſie, pour ſortir tout entier avec les urines, le malade recouvrant, bientôt après ſa premiere ſanté (2)? C'eſt à des ſignes auſſi évidents & vraiment miraculeux que M. P. nous

(1) Traité des vap. pag. 91 & 92.
(2) Ibid. pag. 94 & ſuiv.

assure avoir reconnu la certitude du nouveau système de Médecine qu'il nous propose. Ce n'est donc qu'à son école ou dans son livre qu'on peut en puiser les principes. Il ne faut pas moins, selon lui, que *le génie le plus subtil*, que *l'éloquence la plus persuasive, pour convaincre des esprits prévenus, & pour détruire une erreur presque universelle* (1) : cependant *il espere de surmonter un jour tout préjugé* capable d'entretenir cette erreur (2). Pouvoit-il nous donner une plus grande idée de ses talents, pourrions-

Opinion que M. F. a de lui-même.

(1) Préface, pag. 18.
(2) Ibid. pag. 27.

nous nous choiſir un plus grand maître ? C'eſt donc entre ſes mains que nous devons abjurer *nos erreurs ;* c'eſt de lui ſeul que nous devons prendre des leçons, nous tous qui nous croyions en droit d'en donner aux autres. C'eſt-là le plus grand ſacrifice que des gens de lettres puiſſent faire, c'eſt celui de l'amour propre qu'ils ont tant à cœur,

Vel quia nil rectum, niſi quod placuit ſibi, ducunt,
Vel quia turpe putant parere minoribus ; & quæ
Imberbes didicere, ſenes perdenda fateri ;

M. P. en convient ; il doit donc nous permettre, avant que nous

en venions à une extrêmité aussi humiliante, d'examiner sa doctrine, de lui proposer nos doutes, & de le prier de nous éclairer, si, au lieu de lui faire des objections solides, nous ne lui exposons que des *erreurs*, que des *écarts*, que des *méprises*.

Voici, selon notre Auteur, quels doivent être les principaux articles de notre créance. Précis de la doctrine de M. P.

Le raccornissement des nerfs occasionné par l'évaporation du fluide qui sert à les lubréfier & à leur donner de la souplesse, ou, ce qui est la même chose, par l'épaississement & la sécheresse du sang, est toujours la cau-

ſe prochaine & immédiate des vapeurs, ſous le genre deſquelles M. P. comprend toutes les eſpéces de maladies convulſives; & ce même raccorniſſement en eſt auſſi néceſſairement l'effet (1).

Une vie molle & oiſive (2), & des boiſſons chaudes, comme des infuſions de mauve, de bouillon-blanc &c (3), cauſent

(1) Traité des vap. pag. 31, 47, 48 & par-tout ailleurs.

(2) Ibid. pag. 44.

(3) M. P. n'a nommé expreſſément que dans la premiere édition de ſon livre, les boiſſons chaudes entre les cauſes du raccorniſſement, mais il ne les a pas exclues de ce nombre dans les ſuivantes, & il n'a pas dû le faire; car puiſque les perſonnes qui en font

le raccorniſſement des nerfs & la ſéchereſſe du ſang.

Le raccorniſſement, l'éréthiſme, le ſpaſme ne ſont qu'une même choſe (1), & le trop d'irritabilité & de ſenſibilité en eſt le produit, (2).

On ne peut combattre efficacement toutes les maladies du genre vaporeux, dans tous les cas, à tous les âges, dans tous les tempéramens, que par l'uſa-

---

beaucoup d'uſage, ſont le plus ordinairement ſujettes aux vapeurs, ainſi qu'il le dit très-bien dans ſa premiere édition, il ſuit néceſſairement de ſon ſyſtême qu'elles doivent produire le raccorniſſement.

(1) Traité des vap. pag. 41, 42, 43.

(2) Ibid.

ge ſeul des relâchans (1), & l'eau froide conſidérée comme tel, eſt propre à produire le même effet (2).

Il faut bannir entiérement du traitement des affections vaporeuſes, de la ſuppreſſion des régles, & peu s'en faut que l'Auteur ne diſe de toute eſpéce de maladies, tous les antihyſtériques, les antiſpaſmodiques, les emménagogues, les cordiaux, les toniques, les ſpiritueux, les eaux thermales (3); & tout ce qui compoſe les différentes claſ-

(1) Traité des vap. pag. 48, 49, &c.
(2) Pag. 49, 56, &c.
(3) Pag. 49, 50, 403, &c. &c.

ſes de ces remédes ne peut que *porter le feu*, que *tendre le ſyſtême nerveux* (1).

Au lieu d'employer les toniques pour remédier à l'état des fibres *relâchées* par les violentes diſtenſions qu'elles auront ſouffertes, il faut pour leur rendre leur reſſort les relâcher encore d'avantage, par le moyen des humectans (2).

Le vin, l'infuſion des herbes vulnéraires, l'eau de fleurs d'orange ſont des boiſſons des plus alkaleſcentes, & comme telles capables de raréfier le ſang (3).

---

(1) Traité des vap. pag. 50.

(2) Pag. 416, 417.

(3) Pag. 427 & ſuivantes.

Le corail & les yeux d'écreviſſes augmentent les aigreurs, au lieu de les détruire (1).

De l'union des acides avec les alkalis, il réſulte des liqueurs ardentes, piquantes, acides, acrimonieuſes (2).

Le cachou & la craie de Briançon excitent, par leur alkaleſcence, la fermentation des liqueurs digeſtives (3).

Le quinquina par ſa volatilité augmente le trouble des eſprits, & la fougue des humeurs (4).

---

(1) Traité des vap. pag. 279.
(2) Pag. 270.
(3) Page 279.
(4) Page 73.

Les vaporeux parvenus au dernier degré de raccorniſſement ſurnagent dans le bain, parce que l'air eſt trop raréfié, dans l'intérieur de leur corps, & ils ne ſe précipitent au fond, que lorſque le bain en ayant tempéré la chaleur interne, ils deviennent moins péſants, parce que cet air eſt moins raréfié (1).

Je pourrois ajouter beaucoup d'autres articles, car il n'eſt aucune page du livre de M. P., qui ne préſente quelque choſe de ſingulier : mais je me bornerai à l'examen de ceux que je

(1) Page 59, dans la note.

viens d'en extraire ; & je dirai premiérement, que si notre Auteur a autant de talens, qu'il affecte de supériorité de lumieres sur tous les autres Médecins, il paroît qu'il n'en a pas fait tout l'usage qui eût été nécessaire pour la combinaison de son systême. On diroit qu'il n'a observé des vapeurs qu'à des tempéramens secs, décharnés, &, selon le langage des anciens, privés de tout humide radical ; ou à des vieillards dont les organes sont calleux, désséchés & raccornis par décrépitude.

Preuves que le raccornissement des

Il est vrai, surtout si l'on confond les vapeurs hystériques avec

celles que l'on nomme hypochondriaques, que l'on trouve des vaporeux dans la claſſe des vieillards, & de ceux dont le ſang eſt le plus dépourvû de ce fluide qui doit entretenir la ſoupleſſe des nerfs, mais combien n'eſt-il pas plus ordinaire d'en trouver parmi ceux qui l'ont de la plus grande ténuité, & dont les nerfs ſont de la plus grande ſoupleſſe, ou extrêmement relâchés ? Telles ſont les femmes d'une conſtitution tendre & mollaſſe, les chlorotiques, les cakectiques, les perſonnes phlegmatiques, &c.

nerfs & la féchereſſe du ſang ne ſont pas les cauſes immédiates de toutes les affections vaporeuſes & ſpaſmodiques.

Rien n'eſt plus commun que de voir des jeunes filles atta-

quées de vapeurs hyſtériques ; il en eſt même qui en ſont tourmentées avant l'âge de puberté, avant l'entier développement des organes qui conſtituent leur ſexe. Comment concilier avec le raccorniſſement cette fraîcheur, cet embonpoint, cette délicateſſe de la peau, ce coloris, cette agilité que l'on admire dans pluſieurs de ces vaporeuſes ; & qui eſt-ce qui auroit déja raccorni les fibres à des filles de quatorze à quinze ans, temps auquel une diſpoſition prochaine à la premiere apparition de leurs régles occaſionne ſouvent les plus terribles vapeurs ?

Willis obſerve que les per-

ſonnes les plus ſujettes aux maladies ſpaſmodiques ſont les enfans, les femmes, les perſonnes phlegmatiques (1).

Le même Auteur dit avoir connu des jeunes filles ſi fortement attaquées de pâles couleurs, qu'elles ſembloient n'avoir pas de ſang dans les veines, *ob chloroſin exangues*, & cependant être extrêmement ſujettes aux vapeurs (2),

Les perſonnes les plus ſujettes aux maladies convulſives, dit Baglivi, ſont celles qui ſont d'un tempérament mince, &

(1) Tract. de morbis convulſ. Cap. VIII.
(2) Ibid. Cap. X.

dont le ſang a le moins de conſiſtance, *graciles homines raramque ſanguinis texturam ſortiti* (1).

Selon Hoffman, qui s'appuye du témoignage d'Arétée, les femmes délicates, *tenuioris texturæ*, y ſont beaucoup plus ſujettes que les femmes robuſtes & endurcies au travail (2).

Notre Auteur qui cite les obſervations des Médecins de Londre rapportées dans le tome XI des Journaux de Médecine, a dû y voir que M. Clephane a obſervé, dans toutes les affec-

(1) De fibra motrice, Lib. I. Cap, VI.

(2) Frid. Hoffm. opera edit Genev. vol. 2, tom. 3, ſect. 1. Cap, V. §. 8.

tions ſpaſmodiques, que le ſang qu'il faiſoit tirer aux malades étoit d'un tiſſu lâche, & qu'il ne ſe coaguloit pas (1).

M. P. cite lui-même une obſervation de M. Laugier ſur une épilepſie hyſtérique, qui affligea cruellement une Demoiſelle, dont le ſang étoit totalement diſſous. Il eſt vrai qu'il contredit cet obſervateur, en aſſurant que le ſang de la malade n'étoit pas tel que celui-ci l'avoit vû, mais qu'il étoit deſtitué de la plus grande partie de ſon véhicule par la fréquence des ſaignées qui en avoient cauſé l'é-

(1) Journ. de Médec. tom. 11. pag. 295.

paiſſiſſement, ce qui avoit, dit-il, privé les nerſs de l'humide néceſſaire, d'où ſuit toujours le raccorniſſement (1). Mais nonobſtant cette contradiction, il eſt aiſé de démêler la vérité : M. Laugier qui a vû le ſang l'a trouvé diſſous, parce qu'il l'étoit; & M. P. qui ne l'a pas vu, l'a ſuppoſé épais, parce qu'il avoit beſoin, pour l'honneur de ſon ſyſtême, qu'il le fût. Ajoutons encore que la fréquence des ſaignées, ſur laquelle M. P. fonde ſon aſſertion, eſt préciſément une des plus fortes preuves de ſon erreur.

(1) Traité des affect. vap. pag. 112, 114.

Il

Il me ſemble que c'en devroit être aſſez pour faire avouer à notre Auteur que les affections vaporeuſes & ſpaſmodiques ne ſont pas cauſées par le raccorniſſement des nerfs occaſionné par le défaut de véhicule dans le ſang, par ſon épaiſſiſſement, par l'évaporation du fluide deſtiné à entretenir la ſoupleſſe des nerfs : mais telle eſt ſa prévention en faveur de ſon ſyſtême, qu'elle ne lui laiſſe appercevoir que ſéchereſſe du ſang, que tenſion des ſolides, où les autres ne voyent que diſſolution de l'un, & que relâchement des autres. La note qu'il a ajoutée à Cauſes l'épaiſſiſſe-

ment du ſang, ſelon M. P.

l'obſervation de M. Laugier, dont je viens de faire mention, en eſt une preuve ; & l'on peut en juger auſſi par les cauſes qu'il admet du raccorniſſement. Ce ſont principalement, ſelon lui, une vie molle, oiſive, ſédentaire, les paſſions de l'ame, ſurtout celles qui naiſſent de l'adverſité ; l'abus des boiſſons, il ne dit pas échauffantes, comme le ſont les boiſſons ſpiritueuſes, mais *des boiſſons chaudes*, par leſquelles il veut bien ſans doute que nous entendions, avec tout le monde, des infuſions aqueuſes, comme de thé ; de bouillon-blanc, de pied de chat

& autres ſemblables : ce ſont là ſelon M. P. des cauſes de ce que le ſang eſt ſec & épais, & par conſéquent de ce que les nerfs ſont déſſéchés & raccornis.

Je croirois en vérité que c'eſt par inadvertence que notre Auteur a fait de tels raiſonnemens ; & je me ſerois attendu à en trouver la correction dans un *errata*, ſi je n'avois vû, à toutes les pages de ſon livre, que le raccorniſſement & la ſécereſſe du ſang étant la baſe de ſon ſyſtême, & le fondement ſur lequel porte toute ſa théorie & ſa méthode curative des vapeurs, il ſe trouvoit dans la néceſſité ou de re-

noncer à ſon ſyſtême, ou de reconnoître le raccorniſſement & la ſéchereſſe du ſang dans les perſonnes qui en ſont le moins ſuſceptibles, mais que l'on ſçait être les plus ſujettes aux vapeurs.

Je ne me mettrai pas en frais d'érudition pour lui prouver par de nombreuſes citations que tous les Médecins depuis Hippocrate, ou plutôt que tous les hommes de tous les ordres, de tous les pays, de tous les ſiécles, ont cru que l'oiſiveté nous énerve, que l'exercice donne la roideur à nos fibres, que c'eſt dans ces vûes que les Anciens inſtituerent des Acadé-

mies de Gymnaſtique, qu'ils en varierent les exercices, pour les approprier à tous les états de ſanté, à tous les tempéramens, à tous les âges. Je lui dirai ſeulement que Boerrhaave ne ſe fût jamais attendu à être contredit, lorſqu'après avoir examiné les effets d'une vie oiſive reſpectivement à la ſanté, il en déduiſoit la raiſon pour laquelle les femmes & toutes les perſonnes qui vivent dans l'inaction, ont les organes fort lâches, & pourquoi l'on obſerve beaucoup de vigueur à ceux qui ſont accoutumés à une vie laborieuſe (1); que

(1) Aph. 30.

c'eſt avec la même confiance que le célébre Commentateur des ſes aphoriſmes ſur les maladies, a dit des payſans, ce que nous pouvons obſerver tous les jours, que ces malheureux qui ſont obligés dès l'enfance à des travaux exceſſifs, périſſent ſouvent à l'âge de quarante ans, avec tous les attributs de la plus extrême vieilleſſe, les chairs déſſéchées, le corps à moitié courbé, les membres roides & inflexibles, en un mot dans le dernier degré de raccorniſſement, ſelon le langage de M. P. (1). Je

(1) Comment. in Aph. 325.

continuerai par lui dire que l'un & l'autre ont cru ne rien avancer d'extraordinaire, en assurant que les boissons chaudes affoiblissent & relâchent nos fibres, bien loin de les raccornir, & que les filles, qui en font un usage immodéré, tombent dans un état excessif de foiblesse & de flaccidité (1). Je lui dirai enfin, avec Frid. Hoffman (2), que la plupart des passions de l'ame, & surtout celles qui naissent de l'adversité, ne donnent occasion aux vapeurs, qu'autant qu'elles cau-

(1) Comment. in Aph. 30.

(1) Hoffm. de historiis morborum ritè consignandis.

ſent l'atonie & le relâchement des ſibres.

Il eſt étonnant que M. P. ait oſé lever l'étendard contre des Auteurs auſſi reſpectables, je dis plus, contre tous les phyſiciens du Monde : mais c'eſt à quoi ſe verra réduit quiconque trop prévenu pour un reméde, parce qu'il lui aura ſemblé réuſſir quelquefois, voudra enſuite en faire une application générale.

Sydenham, encore jeune, ayant guéri une Dame hydropique avec le ſyrop de nerprun, s'imagina avoir trouvé le reméde à toutes les hydropiſies; mais

il eut bientôt occaſion de ſe détromper, & de reconnoître avec tous les Médecins plus expérimentés qu'il ne l'étoit alors, que toutes les maladies qui portent le même nom, ne portent pas le même caractére, & ne ſe guériſſent pas par le même reméde.

Qui ne veut qu'un reméde ne doit vouloir qu'une cauſe : ainſi certains Médecins qui n'ayant pas honte de modeler leur raiſonnement ſur l'empiriſme groſſier du ſieur Ailhaud, prétendent guérir tous les maux par le ſeul moyen d'un purgatif (ou ſans action, ou extrêmement violent, ſelon que le haſard a

décidé du mêlange des drogues qui le composent) ne doivent voir dans leurs malades que des enduits de glaires qui tapissent l'estomach & les intestins, que des amas de bile & de pourriture, que des restes corrompus de digestions mal faites : c'est à quoi se réduit tout leur jargon, & c'est vraisemblablement toute leur science.

Les partisans trop zélés de la saignée qui faisoient, il y a un demi siécle, couler des ruisseaux de sang, n'apperçurent, même dans ceux qui étoient épuisés par la diete & par la maladie, que des débordemens de sang, que

des congeſtions phlegmoneuſes, des torrens toujours prêts à rompre leurs digues, des caſcades ſe précipitant ſur les viſcères trop foibles pour en ſoutenir le choc, des pompes foulantes faiſant jaillir le ſang avec une impétuoſité capable de tout détruire. (On trouve toutes ces expreſſions dans les ouvrages d'un Auteur de ce temps-là, fort célébre alors, & dont on ne parle plus aujourd'hui) (1).

D'autres enfin tout auſſi égarés dans la théorie, à la vérité un peu moins dangereux dans

(1) Hecquet.

la pratique, qui consiste principalement à prescrire des humectans, auxquels la plupart font succéder une opiate propre, disent-ils, à diviser le sang, ne trouvent d'autres causes à tous les maux, qu'un sang, épais, résineux, manquant du véhicule nécessaire à sa circulation, un sang enfin privé de cette humeur douce & lubréfiante, qui est seule capable d'entretenir la souplesse des nerfs.

Telle est, ainsi que je me souviens l'avoir lu, dans le Commentaire physiologique que M. Sennac a ajouté à l'anatomie d'Heister, la cause banale adop-

tée par un grand nombre de Médecins, aſſez accrédités néanmoins, pour faire un grand débit de conſultations, mais qui toutes ne différent que par le nom des maladies qui en ſont les objets.

Telle eſt de même celle que M. P. tâche d'adapter à tous les cas de vapeurs & d'affections convulſives: auſſi n'en eſt-il pas de plus commode: avec cette cauſe rien n'eſt plus aiſé que de donner à ceux qui n'y regardent pas de près, une explication de tous les phénoménes que préſentent les différentes maladies, même d'eſpéces les plus oppoſées, que

de leur aſſigner leur remède ; & par-là que de réflexions épargnées !

Qu'ils ayent à rendre raiſon pourquoi un homme ſanguin, vigoureux & adonné à des travaux pénibles, eſt ſujet à contracter des maladies inflammatoires ; ils en accuſeront l'épaiſſiſſement de ſon ſang, & on le leur accordera : l'inſpection du ſang tiré de la veine de cet homme prouvera qu'ils ont raiſon.

Mais s'ils ſont conſultés pour un cas tout-à-fait contraire ; s'il s'agit par exemple de décider pourquoi une fille chlorotique éprouve des étouffemens & des

palpitations de cœur au moindre mouvement qu'elle se donne, ce sera encore la même cause : ils répondront que son sang étant trop épais, il ne peut être exprimé qu'avec peine, & par de grands efforts des ventricules du cœur ; & si elle a des vapeurs, M. P. dira que *ses nerfs sont désséchés & raccornis, parce que son sang est trop sec, trop épais, pour leur fournir assez de ce fluide qui doit leur donner de la souplesse.* Cependant que l'on vienne à saigner cette malade, au lieu de ce sang noir, sec & épais que l'on s'attendoit à voir sortir de la veine, l'on n'en tire qu'une sérosité

presque sans couleur & sans consistance, qui se fige à peine, ou point du tout.

Le raccornissement, l'éréthisme & le spasme, sont des choses incompatibles.

Mais quand il seroit vrai qu'une vie oisive, que des boissons chaudes fussent capables de faire évaporer les parties les plus fluides du sang, & de causer par-là le raccornissement des nerfs; se persuadera-t-on que ce raccornissement les rapproche beaucoup de l'état d'éréthisme, qu'il les dispose au spasme? Le raccornissement exclud le sentiment, l'éréthisme & le spasme supposent l'irritation: qui est-ce qui a les nerfs plus desséchés & plus raccornis que les vieillards,

& qui les a moins que les petits enfans? Cependant ceux-ci ſont, on ne peut pas plus, ſujets aux convulſions, & ceux-là le ſont, on ne peut pas moins.

M. P. ne ſe contente pas de donner le raccorniſſement pour cauſe prochaine & immédiate des vapeurs, il veut auſſi qu'il en ſoit néceſſairement l'effet, puiſqu'il définit les vapeurs *une affection générale ou particuliere du genre nerveux qui en produit l'irritabilité & le raccorniſſement;* ce qui eſt la même choſe que s'il ne diſoit que *le raccorniſſement*, puiſque c'eſt, ſelon ſes principes, le raccorniſſement qui

Selon M. P. le raccorniſſement eſt tout à la fois la cauſe & l'effet des vapeurs.

produit l'irritabilité : par conséquent toute affection générale ou particuliere qui produira le raccorniſſement, ſera ce que M. P. appelle des vapeurs.

Conſéquences à tirer de la propoſition précédente.

Mais la lépre produit le raccorniſſement, puiſqu'elle rend la peau & les chairs dures, ſéches, calleuſes, la peau écailleuſe, & de plus qu'elle éléve des cornes ſur toute la ſurface du corps, ainſi que le dit M. Col de Villars (1); la brulure raccornit la partie brulée (2); la grangréne ſéche fait la même choſe (3); les rides & l'aſpérité

(1) Cours de Chirurg. Tom. 2. Ch. XII.
(2) Lieutaud, Précis de Médecine.
(3) Ibid.

de la peau, la roideur des membres, la courbure du corps, son infléxibilité, sont des signes bien sensibles du raccornissement dans les vieillards, &c. donc la lépre, la brulure, la gangréne séche, la vieillesse ne sont autres choses que des vapeurs, ou bien la définition que M. P. donne des vapeurs, péche contre cette régle de logique, selon laquelle toute définition doit convenir *omni & soli*.

Autre conséquence de la même proposition.

De plus le raccornissement & l'affection vaporeuse étant tour-à-tour cause & effet l'un de l'autre, & l'effet étant nécessairement proportionné à la cause qui

le produit: ſelon que le racorniſſement augmentera, les vapeurs devront augmenter; & ſelon que les vapeurs augmenteront, le raccorniſſement augmentera: je crois que cela eſt inconteſtable.

Suppoſons à préſent qu'un degré de raccorniſſement ait produit un degré de vapeurs; cet accès de vapeurs augmentera le raccorniſſement d'un degré; le raccorniſſement augmenté d'un degré agira avec la force de deux, & produira un ſecond accès de deux degrés, qui à ſon tour produira deux degrés de raccorniſſement, leſquels joints à deux

degrés qu'il y avoit déja, feront quatre degrés. Finalement cette augmentation réciproque se faisant successivement, selon la même progression, si le malade a seulement un accès de vapeurs par mois, ce qui n'est pas dire beaucoup, il s'ensuivra qu'au bout de l'année son raccornissement sera de deux mille quarante-huit degrés; que sera-ce dans un vaporeux qui n'aura cessé de l'être pendant dix ou vingt ans?

M. P. dira peut-être que chaque degré de raccornissement sera si peu de chose, qu'il ne sera pas sensible, du moins dans le commencement; je réponds à cela

qu'il doit l'être beaucoup, pour faire la partie essentielle d'une définition, c'est-à-dire, pour être le caractere distinctif de la chose que l'on définit: car comment distinguerai-je les vapeurs de toute autre affection, si l'on ne me donne, pour les différencier, qu'une chose insensible? Or pour peu que chaque degré de raccornissement soit considérable, il est évident qu'étant multipliés jusqu'au nombre de deux mille quarante-huit, le corps sera tellement raccorni, que la cavité de tous les vaisseaux sera oblitérée, que le corps sera dur, sec, calleux, inflexi-

ble, ſans ſentiment, en un mot, que ce ne ſera plus qu'une ſtatue inanimée, ou, ſi l'on veut, une momie d'Egypte.

M. P. eſt-il fondé à mettre l'eau froide & la glace dans la claſſe des relâchans?

Notre Auteur étant bien perſuadé que la cauſe des vapeurs conſiſte toujours & uniquement dans le deſſéchement des nerfs, cauſé par l'évaporation du fluide qui doit leur donner de la ſoupleſſe, il ne pouvoit propoſer de remédes plus efficaces contre cette maladie que ce qui peut remplacer ce fluide, & que ce qui eſt le plus propre à détendre les ſolides. C'eſt donc fort judicieuſement & très-conſéquemment à ſes principes qu'il

conſeille les tiſannes raffraîchiſſantes, le petit lait, l'eau de poulet, les potions huileuſes, les bains tiédes, &c. mais feroit-ce pour produire les mêmes effets qu'il conſeille les bains froids, les lavemens froids & même à la glace, les fomentations froides, les glaçons à la bouche? Il faut bien le croire, puiſqu'il le dit lui-même; d'ailleurs il y auroit une inconſéquence trop marquée à vouloir renforcer & reſtreindre des organes qu'il ſuppoſe être déja trop tendus & trop roides. C'eſt cependant là l'effet que l'on doit attendre de ce traitement à l'eau froide

froide & à la glace. L'on donne des bains froids aux paralytiques, ce n'eſt pas ſans doute dans la vûe de relâcher leurs nerfs. Tous les Phyſiciens anciens & modernes, & entre ceux-ci Floyer & Wainwright (1), qui ont fait des traités particuliers ſur les bains froids, s'accordent à dire qu'ils mettent en conſtriction toutes les parties de notre corps.

Cheyne conſeille à tous ceux qui ont beſoin de fortifier leur tempérament, d'en établir dans leur maiſon, & d'en uſer tous

(1) Dict. univ. de Médecine, au mot *Balnea.*

les deux, trois ou quatre jours, ou s'ils n'en ont pas le moyen, de se plonger, en quelque saison que ce soit, dans un lac, ou dans quelques eaux vives, toutes les fois qu'ils en auront la commodité (1).

Hoffman regarde l'eau froide comme un puissant moyen de donner du ton aux parties, & d'augmenter la force systaltique du cœur & des vaisseaux (2). Mais sans recourir aux témoignages d'autrui, ne voyons-

(1) De infirmor. sanitate tuendâ, Cap. IV. §. 9.

(2) Edit. Genev. Tom. 2. Sect. 2. §. V. ubi de dolorib. intestinor.

nous pas combien nos vaisseaux, combien le tissu de nos chairs se resserrent, quand nous nous lavons dans de l'eau froide, ou quand nous sommes transis de froid?

Les propriétés des bains froids sont donc entiérement opposées aux propriétés des bains chauds; ils ne peuvent donc pas se substituer indifféremment les uns aux autres; mais M. P. ne connoît pas cette différence: on lit pag. 56 de son livre, » Je fais tremper les pieds dans de l'eau froide jusqu'aux genoux; si cela n'est pas suffisant, le bain tiéde & le plus souvent froid emportera

» le mal ſans retour ». Pour paſſer ſi volontiers du bain froid au bain tiéde, & du bain tiéde au bain froid, il faut être aſſurément bien perſuadé que l'un & l'autre eſt propre à produire le même effet.

Cas où tous les Médecins conviennent de l'utilité des relâchants.

Il eſt des ſujets qui ſont vaporeux, parce que leurs nerfs ſont, je ne dis pas deſſechés & raccornis, car dans cet état ils ſeroient ſans action, mais dans un état habituel de tenſion & d'éréthiſme, qui fait qu'à la moindre occaſion ils entrent en ſpaſme. L'on obſerve fréquemment des vapeurs à des perſonnes du ſexe, parce qu'elles abondent trop en

bon ſang, dont le ſuperflu ne peut pas s'ouvrir une iſſue par la matrice ; ſoit dans un âge trop tendre, parce que ce viſcere n'eſt pas encore parfaitement développé, ſoit dans un âge plus avancé à cauſe de la rigidité de ſes vaiſſeaux. Il n'eſt pas bien rare qu'en conſéquence de la ſuppreſſion d'une hémorrhagie habituelle par le nez, dont les vaiſſeaux ont acquis trop de fermeté pour ſe prêter à cette évacuation, de jeunes perſonnes fort plethoriques deviennent ſujettes à l'épilepſie, que M. P. fait entrer dans la claſſe des vapeurs. La même choſe

n'arrive que trop ſouvent aux perſonnes du ſexe, à cauſe de la ſuppreſſion de leurs régles, comme notre Auteur le dit lui-même, &c. que dans ces occaſions il s'écarte de ce qu'il croit être *la route ordinaire*; que *bien loin de tendre le ſyſtême nerveux par des remédes forts & violents, il faſſe ſes efforts pour le relâcher*, & qu'à cet effet il faſſe le plus grand uſage des bains tiédes & de toute eſpéce de relâchans: on ne peut que lui applaudir, NON DE L'INVENTION, mais de ce qu'il choiſit dans cette occaſion la route qu'ont tenue dans tous les temps, & que tiennent

encore tous les vrais Médecins, & de ce qu'il s'écarte fort à propos de ce qu'il appelle la route ordinaire, qu'il devroit plutôt appeller la routine de ceux qui n'ont pas les premieres notions de la Physique du corps humain, & qui, comme le dit Baglivi (1), prétendent remédier à toutes suppressions de régles par des acres, des salins, des substances telles que la myrrhe (*myrrhatis*), sans faire attention à l'âge, au tempérament, au ton des fibres, &c. Je dis

(1) Differt. varii argum. Cap. II. pag. 592. édit. Lugd.

plus, s'il preſcrit des relâchans à des perſonnes d'une complexion lâche, lorſqu'elles ſont actuellement dans un état violent de convulſions, ſauf à leur donner, dans les intervalles des paroxiſmes, des toniques appropriés pour en prévenir le retour, on l'en louera, parce qu'en cela il n'aura fait que ſuivre une route qui lui eſt frayée depuis plus de deux mille ans.

Preuves que les relâchans ont été employés de tout temps contre les maladies ſpaſmodiques.

Pour prouver à M. P. l'unanimité de ſentimens des Médecins de tous les temps par rapport aux bains tiédes, & à toute eſpéce de relâchans, dans le traitement des affections ſpaſmodi-

ques, je ne ferai aucune citation particuliere des ouvrages des Anciens ; il me ſuffira de dire que Van-Swieten, que l'on ne ſoupçonnera pas de n'être pas bien inſtruit de leur doctrine, nous aſſure que toute l'antiquité a été dans cet uſage *eadem autem* (laxantia & emollientia) *ab omni tempore ad convulſiones tollendas adhibita fuerunt* (1).

Le même Auteur, après avoir rapporté quelques paſſages d'Hippocrate, après avoir cité Celſe & Aretée, en tire cette conſéquence générale : *Unde ap-*

(1) Comment. in Aph. 234.

paret antiquos Medicos unanimi consensu mollissima remedia ad convulsiones curandas commendasse (1).

L'on voit, par ce que dit Mercurialis, dans sa Médecine Pratique, que cette méthode étoit encore généralement suivie de son temps (*cum omnes ferè in his casibus laudent balnea ex aqua simplici*, dit cet Auteur, *ego tamen magis laudo balneum ex aqua & oleo*). On lit au même endroit : *Quoniam omne studium Medici, in curanda hac affectione, debet esse ut humectetur corpus, ideo*

(1) Comment. in aph. 234.

balneum aquæ dulcis maximè conveniens eſt.

Riviere recommande les bains tiedes & toutes ſortes d'humectans dans les vapeurs hypochondriaques ; il conſeille les mêmes choſes dans la ſuppreſſion des régles, qui eſt ſi ſouvent la cauſe des affections hyſtériques, dans la paſſion hyſtérique elle-même, & dans la fureur utérine, qui en eſt peut-être le dernier degré.

Baglivi ne ſe permettoit l'uſage des purgatifs & même des lavemens dans le traitement des coliques convulſives, qu'après avoir détendu les ſolides par la

ſaignée, par les demi-bains, & par toute ſorte d'humectans (1); il défendoit d'uſer des acres & des volatils, lorſqu'il s'agiſſoit de remédier à la ſuppreſſion des régles, dans les femmes, dont le tempérament maigre, ſec & bilieux, le teint brun & animé annoncent un ſang chaud & ſulfureux, & il ne preſcrivoit pour lors que les anodins, les émolliens, les humectans, les bains tiedes, les lavemens des pieds, les fomentations émollientes appliquées chaudement ſur la région de la matrice, en un mot

(1) Diſſert. varii argum. pag. 587 & ſequent. Edit. Lugd.

tout ce que M. P. preſcrit, excepté l'eau froide (1). Ce fut par le moyen du bain tiede qu'il retira des portes de la mort une fille cruellement tourmentée d'une colique utérine (2). C'eſt ainſi qu'il traitoit les vapeurs hypochondriaques (3). Ce fut enfin par une boiſſon copieuſe d'eau commune adoucie avec le ſyrop de violettes, dont il fit réitérer l'uſage tous les matins, pendant l'eſpace de deux mois, qu'il parvint à rappeller les régles d'une

(1) De anatom. fibrar. pag. 816 & ſeq.

(2) De fibrâ motrice, Lib. I. Cap. VIII. pag. 325.

(3) Prax. Med. Lib. I. Cap. XIV. §. 6.

lépreuſe, qu'il jugeoit être ſupprimées par la criſpation des ſolides cauſée par l'acrimonie ſaline de ſes liqueurs (1).

Hoffman exalte en une infinité d'endroits de ſes Ouvrages les vertus des bains tiedes, & de tous les relâchans contre l'affection hypochondriaque, l'affection hyſtérique, l'épilepſie utérine ou cauſée par la ſuppreſſion des régles, la mélancolie, la manie, en un mot contre toutes les affections ſpaſmodiques.

Boerrhaave, & d'après lui Van-Swieten (*Cap. de Melan-*

(1) Diſſert. varii argum. Cap. II. ſub finem.

coliâ), ne parlent dans le traitement des vapeurs hypochondriaques, que de bains, de fomentations, de lavemens, de petit-lait, d'eaux minérales, & généralement de tout ce qui eſt capable d'adoucir, d'humecter, de relâcher. L'on peut voir auſſi par ce qu'ils diſent, en parlant des convulſions en général (1), & des maladies des filles (2), que ſoit qu'il s'agiſſe de remédier à des affections ſpaſmodiques de quelque eſpéce qu'elles ſoient, ou de rappeller le cours

---

(1) Aph. 713.

(2) Comm. in aph. 1291. n°. 3. pag. 396. édit. Lugd.

des régles, ils propoſent ces mê-mes ſecours. Que s'ils propoſent, ainſi que le font tous les vrais Médecins, des remédes connus ſous le titre d'antihyſtériques, d'antiſpaſmodiques, d'emménagogues, &c. ce n'eſt pas qu'ils les regardent comme des ſpécifiques qui conviennent indiſtinctement dans tous les cas, comme M. P. le croit : *neque vero ipſe ullum cognoſco* (dit Boerhaave), mais ils les rendent tels par la juſte application qu'ils en font reſpectivement à la cauſe qui les produit : *Solo tempeſtivo uſu* (1). Ils en uſent enfin dans

C'eſt à tort que M. P. accuſe tous les Médecins de regarder certains remedes comme des ſpécifiques.

(1) Præf. in aph. de cog. & curand. morb.

des occaſions où M. P. ne ſçauroit mieux faire que de les imiter.

Je crois qu'il ſeroit inutile de reclamer le témoignage d'un plus grand nombre d'Auteurs, (ce qui ſeroit fort aiſé) pour prouver que depuis Hippocrate juſqu'à nous l'on n'a pas diſcontinué de faire le plus grand uſage poſſible des relâchans dans le traitement des vapeurs & de toute affection ſpaſmodique capable de céder à ce genre de reméde, & que l'on eſt en droit de dire à M. P. qu'il n'a pas aſſez réfléchi le reproche qu'il fait à la pluralité des Médecins, de ce qu'en ſuivant ce qu'il appelle *la*

route ordinaire, ils tendent, dans tous les cas, *le ſyſtême nerveux par des remédes forts & violens.*

Cas où il convient d'uſer des toniques, & notamment de l'eau froide.

Mais l'on a auſſi, & c'eſt le plus ſouvent, à combattre des vapeurs dans des perſonnes dont la conſtitution exige des ſecours propres à relever le ton des ſolides, à augmenter la force ſyſtaltique du cœur & des vaiſſeaux ; lorſque par exemple elles ſont occaſionnées par ce dérangement des régles qui dépend de l'inertie des ſolides, du défaut de bon ſang dans les cakectiques, d'une viſcoſité froide des humeurs dans les cacochymiques : *Ubi frigida lenta cacochy-*

mia menſtrui fluoris ſuppreſſionem facit (1) ; lorſque les nerfs & les membranes, lorſque les organes muſculeux ſe froncent & ſe roidiſſent inutilement, parce qu'ils n'ont pas aſſez de force pour écarter ce qui, en les irritant, les met en action ; comme il arrive aux hypochondriaques, dont l'eſtomach & les inteſtins ne font que des efforts impuiſſans, quoique convulſifs, pour expulſer les vents qui tiennent ces viſceres dans l'état violent d'une dilatation exceſſive, ou aux perſonnes du ſexe dont la matrice eſt d'un

(1) Comm. in aph. 1291.

tiſſu trop lâche pour ſe délivrer du ſuperflu du ſang, ou de cette cacochymie froide & gluante qui engoue ſes vaiſſeaux, &c.

C'eſt dans ces circonſtances que l'on emploie néceſſairement les antihyſtériques, les emménagogues, les toniques, les eaux thermales, les acidules ferrugineuſes : ſi dans les mêmes ou de ſemblables occaſions M. P. fait uſage des bains froids, il y eſt invité par l'exemple de gens qu'il peut bien ſe propoſer pour modéles, Floyer, Wainwright, Cheyne, Naboth, cité par Hoffman, Hoffman lui-même, M. Combaluſier, M. Lorry, &c.

Mais il ne peut bien imiter ces ſçavans dans leur pratique, qu'il n'entre dans les vues qui ont décidé leur conduite. M. P. en preſcrivant les bains froids, ne ſe propoſe que de relâcher, & les Auteurs que je viens de nommer ne ſe ſont propoſés que de reſtreindre & de fortifier. Cependant il n'en ſera pas moins vrai qu'en les employant avec la circonſpection recommandée par ces Auteurs, il pourra quelquefois obtenir des ſuccès, lorſque le haſard lui offrira des occaſions où il convient d'en faire uſage. Ce ne ſera point en relâchant le ſyſtême nerveux, com-

me il le prétend, mais ce ſera en rappellant, ſans s'en douter, les ſolides à ce degré de tenſion & de roideur qui leur eſt néceſſaire, pour ſe délivrer de ce qui ſuſcite ces mouvemens forcés & impétueux qui jettent le trouble dans toute l'économie animale ; ce ſera en produiſant, par l'uſage interieur de l'eau froide, le même effet ſur l'eſtomac & ſur les inteſtins, & en condenſant l'air renfermé dans ces viſceres qui, par ſon expanſion, y occaſionne les plus grands déſordres ; ce ſera enfin en modérant ce feu intérieur qui ne dépend pas alors de l'intenſité de la circulation,

mais que produit l'altération des humeurs croupiſſantes dans la matrice, dans les premieres voyes, ou ailleurs.

Circonſpection dans l'uſage de l'eau froide, recommandée par ſes plus grands partiſans.

Mais il doit, comme je viens de le dire, ſe conduire, dans ces occaſions, avec la plus grande réſerve: Hoffman, que M. P. ne ceſſe de citer, regarde l'eau froide comme un ſouverain remède, *ſumma medicina*; mais il avertit que ſi on ne l'employe avec beaucoup de diſcernement tant intérieurement qu'à l'extérieur, elle ne peut manquer, ſurtout ſi l'on a à craindre une inflammation, d'expoſer aux plus grands dangers, & même de donner la

mort (1). Il recommande les mêmes attentions, lors même qu'il ne s'agit que de la boiſſon de l'eau froide, & il a ſoin toutes les fois qu'il en propoſe l'uſage, d'avertir qu'on ne la boive que peu-à-peu.

Wainwright, tout partiſan qu'il eſt du bain froid, avoue qu'il eſt » extrêmement dange-» reux pour ceux qui ont les viſ-» ceres affoiblis ou ulcérés » (ce que l'on a très-ſouvent à craindre chez les hypochondriaques & chez les hyſtériques), » & » que les perſonnes qui ont le

(1) Edit. Genev. vol. 2. Tom. 2. pag. 294. ubi de dolorib. inteſtinor.

pouls

» pouls foible ne ſçauroient y en-
» trer, ſans courir riſque de per-
» dre la vie, ou de tomber en
» défaillance (1).

Le même Auteur dit encore :
» Pour que les effets ſalutaires
» du bain ayent lieu, nous de-
» vons ſuppoſer un certain de-
» gré d'élaſticité, ou pouvoir de
» contraction dans les fibres ani-
» males, ... il ſuit de-là que
» ce ſeroit ſe vouloir procurer
» une mort certaine, que de re-
» courir aux bains froids dans
» les cas où l'on ſent une eſpéce
» de relâchement accompagné

(1) Dict. univ. de Médecine, au mot *Balnea*.

» de foibleſſe (1). » Cependant il n'eſt point de Pathologiſtes qui ne diſent que le ſpaſme qui régne dans les accès de vapeurs eſt ſuivi d'un relâchement & d'une foibleſſe d'autant plus conſidérables que la tenſion a été plus forte, ce qui fait que la force ſyſtaltique du cœur & des vaiſſeaux ſuffit à peine pour entretenir une circulation languiſſante; & c'eſt ce dont M. P. convient par une contradiction manifeſte avec la définition qu'il donne des vapeurs, ſelon laquelle elles produiſent toujours le raccorniſſement.

(1) Dict. univ. de Méd. au mot *Balena*.

Enfin il n'eſt pas rare que les hyſtériques ſoient auſſi froides que ſi elles étoient privées de la vie, *Sæpiùs adeo refrigerantur partes externæ, ut cadaver planè referant* (1); leur pouls eſt d'une inégalité & d'une foibleſſe à allarmer; elles ſe plaignent d'un mal-aiſe inexprimable; les battemens du cœur ſont preſqu'entiérement éteints; elles ſont quelquefois couvertes d'une ſueur froide qui ſe forme en groſſes gouttes gluantes qui adhérent à la peau, & il n'eſt pas rare auſſi de voir des hypochondriaques

(1) Sydenham.

dans des états fort reſſemblans à celui-ci.

Il eſt évident que dans ces circonſtances le reſſerrement ſubit que le bain froid occaſionneroit dans toutes les parties extérieures du corps, feroit naître un ſi grand obſtacle à ce peu de circulation qui ſe fait encore, que le cœur ne pouvant le ſurmonter, les malades expireroient dans le bain. Il ſeroit même fort à craindre que la preſſion de l'eau ne produiſît le même effet dans un bain chaud. » Il paroît (dit » Wainwright) que le principal » effet du bain, & celui qui eſt » le plus ſenſible, eſt de retréci

» les vaiſſeaux par une plus gran-
» de preſſion ſur notre corps ».
Mais quel eſt le Médecin qui ſeroit aſſez hardi pour faire baigner les malades réduits à cet état ?

Cas où l'on doit uſer des cordiaux & des volatils.

Cependant il ſe préſente alors bien des indications à remplir : il faut premiérement ſecourir les malades dans cet état d'angoiſſe ſi reſſemblant à celui de l'agonie : c'eſt ce que l'on fait par le moyen des antihyſtériques & des cordiaux ; l'on emploie même dans de certains cas, comme celui dont je viens de préſenter le tableau, ceux de ces remédes qui ſe prennent dans la claſ-

ſe des ſpiritueux & des alkalis volatils.

Uſage des emménagogues & des peptiques.

L'on doit enſuite rappeller le cours des régles, ſi leur ſuppreſſion eſt, comme il arrive très-ſouvent, la cauſe des vapeurs, & pour y parvenir il faut ſouvent fondre ces humeurs froides & gluantes qui obſtruent la matrice & les iſſues de tous les organes ſecrétoires; il faut ſuppléer au défaut de la bile, qui, dans cet état de cacochymie, péche toujours par le défaut de quantité ou de qualité; il faut enfin rétablir les fonctions des organes deſtinés à la chylification. Dans ces intentions l'on a re-

cours à plusieurs de ces remédes qui sont si hautement condamnés par M. P., & notamment aux amers & à ces sucs gommeux & résineux que des millions de succès, quand on a sçu s'en servir, ont appris à affecter plus particulierement à ces usages. *Quæ imprimis locum habent dum post mensium suppressionem, virgines in mucosam lentam cacochymiam vergunt, vel ubi menstruis carent, quia cacochymicæ sunt* (1). Le plus souvent l'on y ajoute quelques grains d'aloès, & quelquefois

(1) Van Swieten comment. in aph. 1291, pag. 391, tom. 4. édit. de Paris.

de plus forts ſtimulans, ſelon le degré d'inertie des organes.

Uſage des martiaux.

Enfin il faut ranimer les oſcillations du cœur & des vaiſſeaux, & procurer à tous les ſolides ce ton, ou ce degré de tenſion conſtant & ſoutenu qui eſt néceſſaire pour entretenir un juſte équilibre entr'eux & les fluides, & c'eſt ce que l'on obtient des différentes préparations du mars & de divers autres toniques.

Uſage des abſorbants.

C'eſt, ſelon notre Auteur, un abus des plus condamnables d'employer les abſorbans dans le traitement des vapeurs & autres affections ſpaſmodiques : je ne crois pas néanmoins qu'il trou-

ve les Médecins bien diſpoſés à s'en corriger. Je ferai voir bientôt qu'il ne connoît pas ces ſubſtances par les lumieres de la Chymie : il auroit pû s'en inſtruire par des expériences ſur les malades, mais il faut qu'il en ait fait de bien malheureuſes, pour en dire autant de mal qu'il le fait. Cependant on louera toujours le Docteur Harris d'avoir célébré la propriété qu'elles ont de remédier très-efficacement aux ſpaſmes des petits enfans, & tous les bons Médecins de s'être convaincus par leurs expériences qu'elles ſont d'excellens remédes contre le *ſoda* &

les aigreurs qui affligent ſi ſouvent les vaporeux.

Uſage des purgatifs.

La plûpart des ſpaſmes ne ſont pas habituels, mais reviennent par accès, & ces accès ſont ſuivis d'un relâchement d'autant plus grand que le ſpaſme a été plus violent, ainſi que je l'ai déja obſervé: pourquoi ne ſeroit-il pas permis, durant les temps de relâchement, ainſi que dans les intermiſſions de la fièvre, de donner quelques purgatifs, ſoit parce que la cauſe du ſpaſme réſide aſſez ſouvent dans les premieres voies, ou ne fût-ce que pour évacuer les humeurs excrémentielles, qui ayant été rete-

nues dans le ſang, pendant tout le temps du paroxiſme, peuvent enſuite ſe préſenter d'elles-mêmes aux embouchures des vaiſſeaux excrétoires du canal inteſtinal, comme nous voyons qu'elles ſe préſentent aux voies urinaires, ainſi qu'on le voit par les urines, qui de lympides qu'elles étoient pendant la durée du ſpaſme, deviennent exceſſivement troubles, lorſqu'il eſt diſſipé? Mais cette doctrine n'eſt pas du goût de M. P. qui préſumant aſſez avantageuſement de ſes lumieres, pour ſe croire en état de réformer la Médecine, oſe s'élever contre *tous les Mé-*

decins de réputation du Royaume, qui en uſent ainſi, en les accuſant de *faire de leurs conſultations des compoſés de remédes adouciſſans aſſociés aux purgatifs de toute eſpéce. L'abus*, dit notre réformateur, *eſt trop ſérieux, pour qu'il me ſoit permis de l'attaquer & de le vaincre* (1); & moi je dis, la prévention d'un auteur, tel que celui du traité des vapeurs des deux ſexes, eſt trop forte, pour qu'il ne me ſoit pas permis de lui répondre que s'il ne s'eſt pas apperçu qu'il eſt, durant le traitement des affections vaporeuſes, des occaſions

(1) Traité des vap. pag. 367.

où l'on ne peut pas ſe diſpenſer de donner des purgatifs, c'eſt qu'il ignore la nature, les cauſes & les effets des maladies dont il a fait le ſujet de ſon livre.

C'eſt en conſéquence du relâchement des petits vaiſſeaux que des humeurs ſaines s'y accumulent, y croupiſſent, y dégénérent; ou que des humeurs viciées, telles que des humeurs pſoriques, dartreuſes, pourpreuſes, arthritiques, &c. qui ont reflué dans le ſang, s'y dépoſent peu-à-peu, & que par l'irritation qu'elles y cauſent, elles ſuſcitent, après un certain temps, dans les tempéramens

fort irritables ; des ſpaſmes périodiques, dont les accès ne finiſſent que lorſque par un effet de la conſtriction de ces petits vaiſſeaux, ces humeurs vicieuſes ſont rechaſſées dans le courant de la circulation, & confondues avec toute la maſſe des liqueurs.

Uſage du quinquina.

Dans ces cas qui ſont très-communs, comme il y auroit de l'inconſéquence à vouloir tendre les nerfs dans les temps actuels du ſpaſme, ce que M. P. reproche fort mal-à-propos à tous les Médecins, il n'y en auroit pas moins à vouloir, comme lui, les détendre dans les in-

tervalles, où tout eſt dans un état de relâchement. Mais après avoir fait dégorger les petits vaiſſeaux de ce qu'ils contiennent d'humeurs vicieuſes, par le moyen des purgatifs appropriés à l'état actuel des malades, on les met en état de réſiſter à de nouvelles congeſtions, à de nouvelles ſtaſes, par l'uſage des toniques, & ſurtout par le quinquina, qui eſt ſi fort condamné par M. P., mais dont on obtient cependant des ſuccès infiniment ſupérieurs, infiniment plus promts, & certainement plus évidens que ceux qu'il *croit* avoir obtenus de l'uſage ſeul des

humectans, ainſi que je le ferai voir bientôt en examinant ſes obſervations pratiques.

Eſt-ce là ce que M. P. appelle la route ordinaire? C'eſt effectivement une route très-fréquentée, & par laquelle on parvient aux plus grands ſuccès, quand on la ſuit avec une connoiſſance ſuffiſante de l'œconomie animale, & de ſes dérangemens, mais une route dont on ſçait s'écarter, quand elle ne doit pas conduire au terme que l'on ſe propoſe. C'eſt pour les occaſions que je viens d'indiquer celle qu'ont enſeignée les plus grands Maîtres, & de nos jours Boer-

rhaave, Hoffman, MM. Vanſwieten, Aſtruc, Lieutaud, Lorry, &c. celle enfin dont j'eſpére que M. P. lui-même ne s'écartera pas, lorſque des expériences plus multipliées, & plus mûrement réfléchies, lui auront appris que les aqueux froids ou chauds, employés intérieurement ou à l'extérieur, ſont très-ſouvent inſuffiſans, inutiles ou dangereux; & lorſqu'il jugera de la nature & des propriétés des différens remédes qu'il condamne, par les principes de Chymie généralement adoptés: mais juſqu'ici il en a admis de ſi ſinguliers, qu'il ne faut pas

s'étonner, s'il craint, de la part de ces remédes, des effets que n'en ont jamais appréhendé les Médecins mieux inſtruits de leurs propriétés.

Principes de chymie de M. P.

Les Chymiſtes croyent fermement, parce que l'expérience le leur a appris, que les acides & les alkalis s'adouciſſent mutuellement par leur union, & qu'ils forment enſemble des compoſés d'une nature bénigne qu'ils nomment des ſels neutres: M. P. nous dit, au contraire, que les liqueurs digeſtives qui ſont, ſelon lui, dans les mêmes ſujets, les unes *alkaleſcentes*, les autres *acides*, produiſent *par la*

fermentation une liqueur des plus piquantes, acide, acrimonieuſe (1).

Il n'eſt perſonne qui ne puiſſe éprouver que les abſorbans, mêlés en ſuffiſante quantité avec le plus fort vinaigre, le privent de toute ſon acidité : cependant notre Auteur veut que le corail & les yeux d'écreviſſes augmentent les aigreurs, en faiſant fermenter les liqueurs digeſtives (1).

L'on a beau démontrer que les ſucs acerbes, comme le cachou, que les talcs, comme la craye de Briançon contiennent

(1) Traité des v. p. pag. 270.

(2) Ibid. pag. 279.

beaucoup d'acides, & que l'on ne découvre dans le quinquina, comme dans tous les autres végétaux aſtringens, que les principes les plus fixes: il ſoutient que le cachou & la craye de Briançon excitent, par leur *alkaleſcence*, la fermentation des ſucs digeſtifs (1), & que le quinquina, par ſa *volatilité*, agmente le trouble des eſprits & la fougue des humeurs (2).

Il met dans la claſſe des alkaleſcens, tous les élixirs & cordiaux quels qu'ils ſoient (3): ce-

(1) Traité des vap. pag. 279.

(2) Ibid. pag. 72 & ſuiv.

(3) Pag. 428.

pendant, comme Médecin, il ne doit pas ignorer qu'aucun reméde n'eſt cordial, qu'autant qu'il eſt oppoſé à la cauſe qui produit la foibleſſe; il doit ſçavoir auſſi que dans les vapeurs, ſurtout dans celles des hypochondriaques, cette cauſe conſiſte le plus ſouvent en des flatuoſités qui, en diſtendant l'eſtomach & les inteſtins, gênent la reſpiration, s'oppoſent aux mouvemens du cœur, compriment les grands vaiſſeaux; & que dans ces cas l'on fortifie en condenſant l'air trop raréfié dans ces viſceres, & en réveillant le reſſort de ces organes, ce qui ſe

fait très-efficacement par le moyen de l'eau froide, ou par les acides, & surtout la liqueur minérale anodyne, l'élixir de vitriol, l'esprit de nitre dulcifié &c. Toutes ces choses sont donc aussi des alkalescens, selon sa doctrine, puisqu'il regarde comme tels tous les élixirs & cordiaux *quels qu'ils soient.*

Il nous assure enfin que le vin, l'infusion des herbes vulnéraires, l'eau de fleurs d'orange, sont des boissons des plus alkalescentes (1); que le bouillon par ses parties alkalines irrite le

(1) Traité des vap. pag. 428.

velouté de l'eſtomach (1). Notre Auteur ne fait que dire tout cela, mais s'il venoit à le démontrer, qu'il étonneroit les ſçavans !

Explication d'un phénomène par M. P. dans laquelle ſa phyſique paroît être en défaut.

Il dit, en plaiſantant, que ſes malades ont eu tort, en ce qu'ils n'ont pas ſuivi les régles de l'hydroſtatique (1) : je lui réponds dans le ſérieux que s'il eût été en état de la leur enſeigner, que s'il en avoit eu ſeulement les plus foibles notions, il ſe ſeroit épargné le reproche qu'on eſt en droit de lui faire, d'avoir

(1) Traité des vap. pag. 191, dans la note, & 428.

(2) Page 474.

donné une explication très-peu satisfaisante d'un phénoméne par lequel il dit que l'on peut reconnoître, sans se méprendre, le dernier degré de raccornissement : « C'est, dit-il, que les malades surnagent dans l'eau du bain, jusqu'à ce que le relâchement soit survenu, auquel temps le corps devenu plus pésant, parce que la chaleur interne étant diminuée, l'air sera moins raréfié, il se précipitera dans le bain (1) ».

Je conviens qu'une personne vaporeuse ou non, d'une cons-

(1) Traité des vap. pag. 58 & 59.

titution

titution grele & délicate, & qui mangeant peu, ne roule dans ſes veines qu'une très-petite quantité d'un ſang diſſous & léger, n'enfonce pas auſſi peſamment dans le bain, qu'un corps maſſif d'un tiſſu compact & bien muſculeux, dont le ſang eſt noir, épais, & fort abondant; je ſçais même par expérience qu'elle peut demeurer à flot juſqu'à un certain point, n'appuyant que légérement au fond & contre le doſſier de la baignoire, & s'élevant même un peu lorſque l'eau du bain eſt agitée. Voilà ce que l'on n'avoit pas encore accordé à M. P.; mais il me permettra

de n'être pas d'accord avec lui ſur l'explication qu'il en donne;

Nec tamen hoc tribuens, dederim quoque cætera,

& je ſoutiens que ce que je viens de dire, n'arrive que conſéquemment aux diſpoſitions que j'ai ſuppoſées à ce malade, & non à cauſe du raccorniſſement de ſes fibres; & je dis de plus que ſi le malade s'appéſantit enſuite dans le bain, ce n'eſt pas parce que l'air ſera moins raréfié dans ſon corps, à cauſe de la diminution de ſa chaleur interne; car cette diminution n'aura pas lieu, ſi la chaleur du bain eſt ſupérieure, ou ſeulement égale à celle du corps. Mais dans

ce cas le corps acquérera une augmentation de pésanteur soit réelle, parce qu'il absorbera une quantité d'eau, d'autant plus grande, que les vaisseaux seront plus vuides, & que le cœur ayant moins de force pour envoyer les liqueurs à la surface du corps, elles opposeront moins de résistance à l'introduction de l'eau; soit respective parce que le corps étant comprimé par un élément beaucoup plus pésant, que l'air, ses vaisseaux extérieurs seront rétrécis, le corps perdra son volume, ce qui fera que son poids excédera plus qu'auparavant celui d'un égal volume de

l'eau dans laquelle il ſera plongé.

Que ſi l'expérience ſe fait dans un bain froid, la péſanteur ſpécifique du corps augmentera d'autant plus que ſon volume ſera diminué, non-ſeulement par la preſſion de l'eau froide, plus forte que ne ſeroit celle de l'eau chaude, mais de plus par ce reſſerrement mécanique que le froid produit par lui-même dans tous les corps en général, & bien plus encore par le reſſerrement ſpontané qu'occaſionne la ſenſation déſagréable qu'il excite dans les corps animés.

M. P. ne doit pas s'attribuer l'honneur de tou-

Notre Docteur trouvera ſans doute toutes ces objections un

peu embarraſſantes, & il ne manquera pas de ſe retrancher, ainſi qu'il fait ordinairement, ſur ſon expérience & ſes obſervations : mais outre qu'il n'eſt pas bien clair qu'il ait le droit de s'attribuer l'honneur de certaines guériſons qui ne ſont arrivées qu'après un long eſpace de temps, comme d'une ou de deux années, & que de ce qu'il a employé les humectans avec ſuccès dans quelques cas où ils ſe ſont trouvés bien indiqués, il ne doit pas conclure qu'ils conviennent également dans tous les cas poſſibles ; il reſte encore à examiner ſi les maladies dont

te; les guériſons dont il donne les obſervations.

il a fait le ſujet de pluſieurs de ſes obſervations ſont bien les mêmes qu'il a cru traiter ; s'il a toujours employé pour leur traitement les moyens qu'il s'étoit propoſés, je veux dire, les relâchans ; s'il ne s'eſt pas mis ſouvent en contradiction avec lui-même dans les conſéquences qu'il a tirées de ſes principes, & des autorités ſur leſquelles il a fondé ſes indications, & par-là nous jugerons ſi ſon expérience & ſes obſervations ſont auſſi concluantes en ſa faveur qu'il ſe l'eſt perſuadé.

Toutes les maladies où il ſe trouve le ſpaſme,

Il lui ſuffit d'avoir apperçu le moindre ſpaſme dans un ma-

lade ; le ſpaſme fût-il purement accidentel à ſa maladie, comme des convulſions peuvent l'être à une fièvre putride ou maligne ; lui fût-il tout-à-fait étranger, comme s'il en ſurvenoit à des perſonnes attaquées d'écrouelles ; ou n'en fût-il que la cauſe éloignée, comme il l'eſt ſouvent de la tympanite ; encore n'eſt-il pas néceſſaire qu'il l'accompagne ou l'ait précédée, pour qu'il donne à cette maladie le nom de *vapeurs ſimples* ou de *vapeurs compliquées* (1). C'eſt d'après de tels principes qu'il qualifie d'af-

ſont des vapeurs ſelon M. P. ; & pluſieurs de ces maladies n'étoient pas celles qu'il croyoit traiter.

(1) On les trouve ſous ces titres dans la Table de ſon Livre.

fections vaporeuses un grand nombre de maladies, & notamment.

Les affections scorbutiques telles que celle d'un Chirurgien, qui néanmoins n'eut pas le moindre symptôme de spasme & de vapeurs, selon l'histoire que M. P. fait de sa maladie (1), à laquelle l'on pourroit à la rigueur contester le nom qu'il lui donne.

La tympanite (2) qu'il nomme *spasmodique*, parce qu'elle a succédé à un spasme douloureux du mésentere & du canal intestinal ; comme si cette ma-

(1) Traité des affect. vap. pag. 360.

(2) Pages 390, 400.

ladie préſente pouvoit être caractériſée par un ſpaſme qui n'exiſte plus, & qui a fait place à un état d'atonie, & même de paralyſie des inteſtins, qui n'accompagne pas ſeulement *quelquefois* la tympanite, comme M. P. le dit; mais qui en eſt *toujours* la cauſe prochaine & concomitante, ainſi que le dit Vanſwieten (1), & qu'il eſt démontré par la ceſſation des douleurs, alors que la tympanite ſe déclare (2).

Des ſymptômes véroliques ou lépreux, tels que le détache-

(1) Comment. in aph. 1226.
(2) Ibid.

ment de l'épiderme, la chûte des poils & des cheveux, des crevaſſes profondes aux doigts des mains & des pieds (1); accidens qui très-certainement n'ont pas le moindre rapport à ce que l'on appelle vapeurs.

Des ſimples rhumatiſmes, comme celui de Dom Lamée (2) qui étoit ſi peu un raccorniſſement des extrémités, comme M. P. l'appelle, que ce Religieux y ſouffroit les plus vives douleurs; tandis que des raccorniſſemens auſſi réels qu'on peut les ſuppoſer dans le corps hu-

(1) Traité des vap. pag. 310.
(2) Ibid. pag. 307.

main, comme les cors aux pieds, les verrues, les callosités des pieds & des mains, &c. sont absolument dénués de sentiment.

Des engorgemens des viscères du bas ventre, qui succédent aux fiévres quartes qui ont été mal traitées, ainsi qu'à toute autre espéce de fiévres, dans laquelle il ne se fait aucune dépuration critique, & que M. P. prit pour une tympanite chez la Demoiselle Galontaire, qui fut guérie néanmoins par un cours de ventre bilieux, qui fut le signal & l'effet du dégorgement des viscères (1).

(1) Traité des vap. pag. 394. & suiv.

Des coliques ordinaires, telles qu'en fut attaqué le Chevalier de Faucon (1), dont la preuve la plus complette qu'elle n'étoit pas une tympanite, comme le prétend notre Auteur, est qu'elle fut dissipée très promptement, sans autres secours que des fomentations chaudes, & de l'eau de poulet; car l'on sçait bien que la tympanite n'est pas assez complaisante pour céder si vite & à si peu de frais.

Des coliques hépatiques bien

Nota. M. P. ajoute qu'elle rendit aussi des vents, mais faut-il avoir la tympanite pour rendre des vents en allant à la selle?

(1) Traité des vap. pag. 393.

caractérisées par la fréquence de leurs retours, & par la jaunisse qui en terminoit les accès, & que M. P. croyoit néanmoins n'être que des paroxismes hystériques, uniquement fondé sur ce que ces coliques se dissipoient après un usage continuel des fomentations, des lavemens & l'eau de poulet, remédes qui sont les mêmes dont on se sert avec succès dans les accès de colique causés par des concrétions bilieuses (1).

Une jaunisse (2) qu'il jugeoit être suffisamment caractérisée

(1) Traité des vap. page 258.

(2) Page 259.

ſpaſmodique, par la tenſion & la conſtipation du ventre, comme ſi ces deux ſymptômes n'étoient pas communs à toute eſpéce de jauniſſes cauſées par tout obſtacle dans le foye qui empêche que la bile ne coule dans les inteſtins, & qui retarde le cours du ſang dans la veine porte.

Des vomiſſemens cauſés peut-être par l'uſage trop précipité de l'extrait de cigue, dont il ſe ſervit, pour guérir Frere Audibert d'une tumeur à une mammelle, que l'on peut juger avoir été ſimplement *ſquirreuſe*, par les ſymptômes mêmes qui, ſe-

lon lui, la caractérisoient *scrophuleuse;* cette tumeur étant, dit-il, dure, indolente, & de figure *ovale* (1). Au lieu que les tumeurs scrophuleuses sont le plus souvent *angulaires;* & parce qu'il est inoui, je crois, que l'on ait jamais regardé une tumeur à la mammelle comme scrophuleuse, sans que le virus scrophuleux se soit manifesté en quelqu'autre partie, comme aux yeux, au nez, aux lévres, au col, &c.

Les langueurs & autres mauvaises suites des maladies aigues

---

(1) Traité des vap. pag. 355.

mal traitées, en ce que l'on a empêché toutes crises salutaires par le trop grand nombre de saignées, ainsi qu'il est arrivé à Mademoiselle de Saint Jœurs (1), & à M. Ornan (2).

Les effets terribles des poisons, comme ceux que produisit un reméde violent à une malade dont Hippocrate fait l'histoire, effets que M. P. juge avoir été hystériques, parce que cette malade, dans les horreurs des convulsions & des plus affreuses douleurs d'entrailles, tomba

(1) Traité des vap. pag. 213.
(2) Page 294.

plusieurs fois en syncope (1), J'observerai en passant que la même bévue étoit échappée à M. Hecquet (2).

Les convulsions & le délire, qui surviennent assez souvent dans le cours d'une fièvre putride & vermineuse, surtout lorsqu'au lieu de favoriser les crises si familieres à cette espéce de fièvre, par un grand usage des délayans, l'on y fait obstacle par le trop grand nombre de saignées, & par les purgatifs donnés avant qu'il se soit fait une suffisante coction des humeurs :

(1) Traité des vap. pag. 397.
(2) Hecq. in aph. Hipp. XXI.

reproche que l'on feroit peut-être à M. P. à l'occaſion de la Sœur Saint-Eſprit, avec plus de fondement qu'il n'en a fait à certains de ſes Confreres (1).

Des vomiſſemens d'humeurs d'une *amertume inſuportable* (2), qu'il prit pour l'atrabile des anciens (quoiqu'il diſe, page 287, que l'atrabile des anciens eſt, au rapport des malades, d'une *acerbité inſuportable*) & qu'il n'ajoute *& ſi mépriſée des Médecins modernes* (3), que parce qu'il ignore qu'il ne faut ſouvent que quel-

(1) Traité des vap. pag. 319 & ſuiv.

(2) Page 282.

(3) Page 285.

ques minutes aux vomiſſemens véritablement atrabilaires pour tuer un homme, & que ſi l'on y ſurvit, c'eſt pour finir bientôt un reſte de vie languiſſante & la plus miſérable (1). Au lieu que dans l'exemple que rapporte M. P. » deux années s'écou» lerent en chûtes & rechûtes » ſans que ſon malade abandonnât les occupations de ſon état de Procureur, & qu'il guérit bientôt après qu'il y eut renoncé pour aller ſe diſſiper à la campagne.

Puiſque le ſpaſme, en quel-

(1) Van Swieten comment. in aph. 1106, tom. IV. edit. de Paris, pag. 501.

que occaſion qu'il ſe préſente, ſuffit ſeul, ſelon M. P., pour caractériſer les vapeurs, toutes les maladies que je viens de rapporter & pluſieurs autres, dont il donne des obſervations, mais qu'il ſeroit trop long de rappeller, ſont donc, ſelon ſa doctrine, des *vapeurs ſimples ou compliquées*, qu'il prétend devoir être traitées indifféremment par les relâchans, ou ce qu'il croit être des relâchans, c'eſt-à-dire par l'eau chaude, ou par l'eau froide.

Conſéquences ſingulieres qui ſe déduiſent de la doctrine de M. P.

Mais le vomiſſement, le plus bilieux & le plus putride, celui même qui eſt occaſionné par une

descente, eſt cauſé par le ſpaſme de l'eſtomach & des organes qui y concourent avec lui; les vers en excitent de ſi violens qu'ils vont juſqu'à l'épilepſie; les accouchemens ne ſe font que par des efforts convulſifs, &c; ces maladies ne ſont donc que des vapeurs, elles n'exigent donc que l'uſage des relâchans. L'on ſçavoit bien, avant d'avoir lû le traité des affections vaporeuſes des deux ſexes, qu'il ne faut que des relâchans, dans l'état des fiévres, où il y a des mouvemens convulſifs, des ſoubreſauts dans les tendons, &c. mais ce que l'on ne ſçavoit pas encore, &

ce que l'on n'auroit pas osé dire,, sans craindre d'apprêter à rire,, c'est qu'il fallut qualifier cet état de vapeurs compliquées. C'est cependant une conséquence qui suit nécessairement des principes de M. P.; & c'est ainsi qu'il nomme les convulsions survenues à la Sœur Saint-Esprit attaquée d'une fièvre putride & vermineuse.

Notre Auteur prend pour une affection scorbutique les symptômes d'une inflammation des intestins.

Qui auroit cru, après l'affectation avec laquelle notre Auteur s'est récrié, en plusieurs endroits de son livre, contre le procédé de M. Laugier, dans le traitement de la maladie de la Demoiselle Majot; après lui

avoir fait un crime de l'indocilité de ſa malade, après l'avoir contredit, en ſoutenant que le ſang de cette malade, qu'il n'avoit jamais vû, étoit fort épais, tandis que ce Médecin qui l'avoit examiné dans bien des occaſions, dit & répéte qu'il étoit ſans couleur & ſans conſiſtance; qui auroit cru, dis-je, qu'il ſe trouveroit une fois du même avis que lui? cela eſt pourtant vrai: mais c'eſt malheureuſement dans l'endroit de l'obſervation que ce dernier a publiée de la maladie de cette fille, où il méritoit bien mieux que par-tout ailleurs la cenſure de

M. P., & qui plus eſt, c'eſt en renchériſſant ſur ſa bévue. La Demoiſelle Majot mourut entre les mains de M. Laugier, comme elle eût pû mourir entre celles de M. P., ainſi que tant d'autres, nonobſtant tout l'uſage poſſible de l'eau chaude & de l'eau froide. Sa mort fut précédée de douleurs de ventre ſi aigues, qu'elles lui *faiſoient pouſſer les hauts cris ; ſes gencives, ſes lévres, ſa bouche ſe noircirent*, & ces ſymptômes ſi marqués d'une inflammation gangréneuſe du bas-ventre ne laiſſerent pas douter ce Médecin, que ſi l'on eût ouvert ſon cadavre, on eût trou-

vé

vé ſes inteſtins grangrénés ou *ſcorbutiques*. Sur cela M. P. n'admet point d'alternative, il ſe décide pour une affection véritablement ſcorbutique, & il trouveroit étrange que l'on n'en jugeât pas ainſi (1).

De toutes les maladies dont il nous fait l'hiſtoire, pour nous convaincre de la ſolidité de ſon ſyſtême du raccorniſſement, il n'en eſt aucune qu'il nous décrive avec autant de complaiſance que celle de la Demoiſelle Autheman (2). Il paroît en avoit fait ſon obſervation favorite, Obſervation favorite de M. P.

(1) Traité des vap. pag. 125 & 129.
(2) Pag. 83 & ſuiv.

aussi est-elle l'aînée de ses productions, celle à laquelle il dit être redevable de ses succès (1), celle enfin qui présente les phénoménes les plus singuliers. Quoi de plus merveilleux en effet que ces éclats aussi bruyans que le froissement d'un parchemin fort sec, dont retentissoient, dans la personne de cette malade, les vaisseaux fermés & raccornis des intestins, de la cuisse, du bras, des menynges, à mesure que le sang, *par une impulsion violente & sensible*, en écartoit les parois? Y eut-il jamais rien de plus

(1) Traité des vap. pag. 79.

admirable, & en même-temps de plus divertiſſant que d'entendre les craquemens de la machoire, du nez, de l'oreille, des yeux, excités par les ſons harmonieux d'un inſtrument de muſique ? C'eſt ainſi que l'on entendit une multitude de rochers s'entreheurter, en ſe déplaçant, pour accourir à la voix du fameux Chantre de la Thrace. Tout étonne dans cette ſinguliere obſervation : en liſant un peu trop précipitamment cet endroit où il eſt dit que la malade *faiſoit des vers à milliers* dans les paroxiſmes de ſa maladie (1),

(1) Traité des vap. pag. 89.

j'avois cru bonnement qu'il s'agissoit de vers *ascarides*, dont on fait un nombre prodigieux quand on y est sujet : mais que j'ai été surpris, en relisant avec plus d'attention, de m'appercevoir que ces vers étoient le produit d'un enthousiasme poëtique !! Il est bien étonnant aussi de voir le sang suinter à travers l'œil, les vaisseaux cutanés, du crâne, de l'oreille &c ; cependant cela n'est pas sans exemple : mais que ce fût dans une personne dont le sang étoit aussi épais que M. P. nous le dit, & à travers des vaisseaux resserrés, raccornis, oblitérés, c'est ce

que l'on n'auroit jamais imaginé. Mais qu'eſt-ce que cela en comparaiſon d'un urétere qui, après s'être dépouillé de ſa membrane interne, ſe détacha enſuite du rein, s'arracha du tiſſu cellulaire du péritoine, & ſçut après cela ſe couler dans la veſſie, pour ſortir tout entier avec les urines (1), la malade au reſte recouvrant peu de tems après ſa premiere ſanté? Voilà aſſurément qui eſt inoui, cela eſt inconcevable ; je ne dis pas aſſez, c'eſt vraiment du miraculeux. Ah! Monſieur Laugier, que n'étiez-

(1) Traité des vap, pag. 94.

vous là pour vous inſtruire, comme le dit M. P., du merveilleux de cette cure ! Vous auriez été le témoin de la prudence qu'il eut de continuer ce que d'autres, avant lui, avoient déja fait avec ſuccès (1), ce qui à la vérité feroit bien venu en idée à tous Médecins, même les plus médiocrement inſtruits, qui eſt d'aſſouplir les nerfs dans un état auſſi violemment convulſif que l'étoit celui de cette malade ; vous l'euſſiez vû s'abſtenir de la ſaignée, après en avoir fait un eſſai malheureux (2), &

(1) Traité des vap. pag. 84.

(2) Page 87.

vous l'en euſſiez applaudi d'autant plus volontiers que vous la condamnez avec raiſon dans les cas de ſpaſme, qui ne ſont pas accompagnés de pléthore. Mais ce que vous euſſiez le plus admiré dans cette cure, ç'eût été ſans doute la conſtance qu'eut la malade de ſouffrir que l'on fît macérer ſon corps dans l'eau, qu'on l'y fît rouir pendant la moitié de dix mois ou environ, c'eſt-à-dire, pendant dix à douze heures par jour, durant tout cet eſpace de temps.

Eſt-ce l'uſage des bains qui a guéri la maladie dont il s'agit dans cette obſervation?

Cependant il n'eſt pas trop bien démontré que ce ſoit à cet énorme uſage des bains qu'elle

dut ſa guériſon : une maladie ; ſur-tout de cette eſpéce, peut bien ſe terminer par les ſeules reſſources de la nature, dans un eſpace de temps auſſi conſidérable (1). Une fille de dix-neuf ans, d'un tempéramment vif, bilieux & ſanguin tel que M. P. nous dépeint celui de la Demoiſelle Autheman, devient aiſément hyſtérique. Dix années de plus, la raiſon, l'affoibliſſement des paſſions, les changements dans toute la conſtitution du corps qu'auront produits tant de maux que la malade aura ſouf-

Les vapeurs ſe guériſſent ſouvent ſans remedes.

(1) Cette maladie avoit duré dix ans.

ferts jusques-là, pourront suffire à sa guérison, & y suffisent le plus ordinairement. Quel est le Médecin un peu exercé qui n'ait vu plusieurs filles sujettes à des convulsions hystériques, durant l'activité de la premiere jeunesse, & entierement délivrées de ces accidents, lorsqu'elles ont été un peu plus âgées, sans qu'on leur fît aucuns remedes, ou alors qu'on ne leur en faisoit plus? Faut-il l'exemple d'un cas extraordinaire pour convaincre M. P. que ces malades peuvent guérir par les seules ressources du tempérament? En voici un qui sera digne de son attention.

Obſervat. par l'Auteur de ces Réflexions, qui prouve la prop. précédente.

» Une Payſanne de l'âge de
» quatorze à quinze ans, qui n'é-
» toit pas encore reglée, fut ſaiſie
» d'un reſſerrement convulſif du
» goſier, qui ne lui permit de
» prendre d'autre nourriture,
» pendant quinze jours, que quel-
» ques goutes de lait qu'elle ava-
» loit très-difficilement & avec
» douleur. La convulſion s'éten-
» dit à la machoire, aux oreilles,
» au tronc, aux extrêmités & aux
» iſſues de tous les organes ex-
» crétoires : en conſéquence elle
» demeura, pendant trois mois
» & demi, dans l'impoſſibilité
» abſolue, non-ſeulement d'ava-
» ler, mais qu'on pût lui intro-

» duire dans la bouche aucune » nourriture & aucune boiſſon. » Elle fut totalement ſourde pen» dant le même temps, & long» temps après. Son corps ſe roi» dit univerſellement, à cela » près qu'elle reprenoit de temps » en temps le mouvement tantôt » d'un bras, tantôt d'une jambe. » Il ne ſe fit, pendant tout ce » temps-là, aucune ſorte d'éva» cuation, par conſéquent nulle » déperdition ; de ſorte qu'ayant » eu occaſion de la voir ſur la fin » de ces trois mois & demi d'une » privation entiere des nouritu» res, & de faire les informa» tions les moins ſuſpectes pour

» m'aſſurer de la vérité du fait,
» je lui trouvai le même embon-
» point qu'on lui connoiſſoit
» avant ſon indiſpoſition. Je pro-
» poſai alors à ſes parens de ſe
» décharger du ſoin qu'ils en pre-
» noient, en l'amenant à un Hô-
» pital confié à mes ſoins; ils s'y
» déterminerent peu de temps
» après : mais l'ayant ſortie hors
» de la maiſon pour la mettre ſur
» une voiture, elle s'évanouit, la
» mâchoire ſe relâcha, il fut poſ-
» ſible alors de lui inſinuer du lait
» dans la bouche, elle en avala
» un peu avec beaucoup de diffi-
» culté, elle reprit l'uſage de ſes
» membres, & s'élança ſur un

» poirier, pour en cueillir le fruit
» qui étoit encore fort verd, elle
» le mâcha, mais n'en put ava-
» ler que le ſuc, & par un inſ-
» tinct auſſi juſte que l'euſſent
» été les ordonnances de Méde-
» cins les plus réfléchies, elle ne
» voulut prendre aucune autre
» nourriture pendant les quinze
» premiers jours de ſa convaleſ-
» cence (1), après leſquels elle
» ſe remit inſenſiblement à ſa
» nourriture ordinaire. Elle con-
« ſerva encore long-temps une

(1) Ses liqueurs n'ayant pas été raffraichies, depuis tant de temps, par de nouvelles nourritures, elles ne pouvoient manquer de tourner à l'alkaleſcence.

» ſurdité ſi complette, qu'elle
» n'entendoit pas le ſon des très-
» groſſes cloches de ſon Village,
» lors même qu'elle étoit au pied
» du clocher. Elle a été mariée
» quelques années après, ſans
» avoir eu juſques-là la plus pe-
» tite récidive, & elle eſt au-
» jourd'hui mere de pluſieurs en-
» fans qui jouiſſent comme elle
» d'une ſanté ordinaire «.

Si cette malade eût été baignée ſeulement une fois : *quelle gloire pour la Médecine*, s'écrieroit M. P. *de pouvoir étaler aux yeux de ſes envieux des merveilles de cette eſpéce ! Quelle preuve en même temps plus ſolide du ſyſ-*

tême que je propose (1)! Malheureusement pour le ſyſtême, l'on n'employa pas plus de bains & d'autres humectans pour cette maladie, que de toute autre espéce de remédes. Mais pour n'avoir pas la gloire de ce triomphe, il n'en paroîtroit pas moins digne de notre admiration, ſi nous pouvions nous perſuader qu'en s'y conformant, ſon Auteur guériſſe des tympanites auſſi promptement & auſſi facilement qu'il nous le raconte; qu'il eſt en état de ne pas craindre & même de mépriſer les vomiſſe-

(1) Traité des vap. pag. 97.

mens atrabilaires ; qu'il ait rendu à sa premiere santé une malade dont un uretere détaché du rein & arraché du tissu cellulaire du peritoine étoit descendu tout entier dans la vessie par une ouverture à ce viscere d'autant plus ample, qu'elle devoit être l'effet d'une grande suppuration ; qu'il ait fait écarter, par une impulsion violente du sang, les parois des vaisseaux *fermés & raccornis* des intestins, de la cuisse, du bras, & ensuite de l'œil, du nez, de la langue, de l'oreille, des menynges, &c. avec assez de force pour faire entendre des *éclats* comparables à ceux du

froiſſement d'un parchemin fort ſec ; qu'il ait rendu au ventre (*qui étoit ſans doute ankiloſé*) ſon mouvement de flexion (1), &c. Mais il eſt difficile de croire ce que l'on ne ſçauroit comprendre, & dût M. P. nous prendre pour des *aveugles-nés*, & non pour *des aveugles volontaires*, ainſi qu'il nous appelle ; nous lui avouerons de bonne-foi que nous ne comprenons pas auſſi comment il a pû le croire lui-même & le faire croire à quelqu'autres ; comment l'Auteur d'un Traité ſur les Vapeurs a pû con-

(1) Traité des vap. pag. 88.

fondre ces maladies avec d'autres de toute eſpéce qui n'y ont pas le moindre rapport; & pourquoi il nous défie de lui oppoſer des obſervations des mêmes maladies guéries par d'autres remedes que les relâchans, puiſqu'en entreprenant de faire un Livre, par lequel il ſe propoſoit de faire une réforme générale de tout ce qu'on avoit penſé avant lui ſur ce ſujet, il a dû commencer par lire les ouvrages de ceux qui en ont traité, & que s'il en a fait, comme nous devons le croire, une lecture un peu ſuivie, il a dû y trouver plus de milliers de guériſons de mala-

dies chlorotiques, utérines, hyſteriques, hypochondriaques, & de toute eſpece d'affections convulſives opérées par le concours des relâchans & des remedes d'un genre différent, ou par l'uſage ſeul de ces derniers, qu'il ne pourra jamais prouver d'unités de celles qu'il aura faites à ſa maniere. Il ſe récriera encore une fois ſur le contraſte des humectans avec les toniques & les purgatifs, & je lui dirai, pour derniere réponſe, que l'uſage que l'on eſt obligé de faire des humectans dans les accès de fievre intermittante, dans leſquels le genre nerveux eſt dans un

état très - certainement ſpaſmodique, n'empêche pas que l'on n'emploie les purgatifs & le quinquina, avec le plus grand ſuccès, dans leurs intermiſſions.

J'ai prouvé que pluſieurs des maladies dont M. P. nous donne les obſervations, n'étoient pas celles qu'il a cru obſerver : ainſi l'on n'en peut rien conclure en faveur de ſon ſyſtême. Les ſuccès dont il ſe glorifie, dans un grand nombre d'affections véritablement ſpaſmodiques, ne lui ſont pas plus favorables, puiſqu'il eſt de ces ſuccès dont on peut croire raiſonnablement que quelques-uns ne ſont pas dûs à

ſes remedes, & que pluſieurs n'ayant ſuccédé qu'à l'uſage de l'eau froide, ils détruiſent totalement ſon opinion bien loin de l'établir. Il me reſte maintenant à examiner s'il a bien entendu les textes de différens Auteurs, qu'il rapporte ou qu'il indique; s'il les cite bien fidélement, & ſi les conſéquences qu'il en tire ne leur ſont pas manifeſtement contradictoires.

Contradictions de M. P. avec lui-même & avec les Auteurs qu'il cite.

Il loue Hoffman d'avoir dit que l'eau de fontaine ou de pluie froide, & à laquelle l'on a ajouté du nitre ou de l'eſprit de vitriol eſt très-propre à raffermir les fibres relâchés (*ad firmandas*

fibras relaxatas), que par ſon moyen on remédie aux hémorrhagies de la matrice bien mieux que par les remedes vantés pour ſpécifiques ; & le moment d'après il aſſure *que ces humectans agiſſent ſur les fibres de la matrice relâchées, en y reſtituant leur ſoupleſſe* (1). Comment excuſera-t-il cet contradiction ?

Il ſe propoſe le même Auteur pour modéle, dans le traitement du flux hémorrhoïdal immodéré : voyons s'il l'a bien imité : au moins ſeroit-ce avec des vues bien différentes. Il nous proteſte

---

(1) Traité des vap. pag. 417.

que ce ſera toujours dans la roideur des fibres, & dans l'épaiſſiſſement & la ſéchereſſe du ſang qu'il trouvera l'explication de ce ſymptôme (1), & que ce n'eſt point ici le lieu du relâchement (2). Hoffman au contraire conſidere l'atonie du *rectum* comme une des principales cauſes de cette maladie (3). Les perſonnes qui y ſont les plus ſujettes, ſelon lui, ſont celles dont la conſtitution eſt lâche & ſpongieuſe (4); & bien loin de pen-

(1) Traité des vap. pag. 247.

(2) Ibid. page 249.

(3) Hoffman opera omnia vol. 2, pag. 221, §. IV. édit. Genev.

(4) Ibid. pag. 219, §. VII.

ſer, avec M. P. que l'épaiſſiſſe-
ment & la ſécherеſſe du ſang
ſoient inſéparables du flux hé-
morrhoïdal, il dit qu'il eſt de ces
malades dont le ſang eſt totale-
ment diſſous & réduit en ſéroſi-
tés (1). Avec des principes con-
tradictoires, il ſeroit bien éton-
nant que leur méthode curative
fût la même : auſſi ne l'eſt-elle
pas. M. P. propoſe dans tous les
cas & pour unique remede, les
rafraîchiſſans, & ſpécialement
la boiſſon & le bain d'eau froi-
de (2), ſoit qu'il s'agiſſe de ré-

(1) Hoffman opera omnia, vol. 2, pag. 220, §. II. édit. Genev.

(2) Traité des vap. pag. 248.

primer

primer le flux hémorrhoïdal, ou qu'il faille le rappeller (1). Au lieu qu'Hoffman ne conseille l'eau froide que dans un cas rare & purement accidentel aux hémorrhoïdes, & c'est seulement en boisson. Que s'il s'agit de le rappeller lorsqu'il s'est supprimé à contre-temps, il veut que ce soit par les moyens les plus doux, par les émolliens, les relâchans, en un mot par des remedes dont les propriétés sont diamétralement opposées à celles de l'eau froide, quoique M. P. soutienne *que ce sont les mêmes moyens* (2).

(1) Traité des vap. pag. 248.
(2) Ibid.

Il eſt vrai qu'Hoffman rapporte avec éloge l'obſervation d'un Médecin qui rappella un flux hémorrhoïdal par la boiſſon de l'eau froide (1) : mais il eſt bien éloigné de croire que ce ſoit en diminuant la roideur des fibres : il dit au contraire qu'il leur donna, par ce moyen, aſſez de force & d'élaſticité pour accélérer la circulation, & faire parvenir aux vaiſſeaux du fondement une aſſez grande quantité de ſang pour en cauſer la rupture ; que l'eau froide en un mot agit comme un puiſſant tonique (*ma-*

(1) Hoffman loco citato, pag. 224,

gnum roborans). Bien plus il ajoute, que comme il fallut ensuite arrêter ce flux hémorrhoïdal, l'Auteur de cette Cure, bien loin de regarder l'eau froide comme un émollient, en fit donner avec succès un lavement à titre de ſtyptique, & en même-temps que d'autres ſtyptiques. Eſt-ce bien là imiter Hoffman, ou plutôt n'eſt-ce pas le contredire en tout point?

C'eſt encore d'après Hoffman que notre Auteur ſe croyant attaqué d'une toux hypochondriaque, parce qu'il ſe ſentoit grouiller quelques vents dans les entrailles, & parce que la peur

qu'il avoit *de cracher ſon poumon* l'avoit rendu tout triſte, il crut devoir ſe gorger d'eau froide, pour calmer *les mouvemens convulſifs qui conſtituent*, dit-il, *le caractere eſſentiel de la toux convulſive* (1); *pour relâcher ſon eſtomac & ſes entrailles* (2); *& pour rendre plus coulantes ſes humeurs qu'il croyoit être trop épaiſſes* (3), *alkalines* (4), *& infectées par la bile*, avant même qu'elles puſſent être mêlées avec elles, c'eſt-à-dire, *lorſque celle-ci étoit en-*

(1) Traité des vap. pag. 260, 261.

(2) Ibid. pag. 266 & ſuiv.

(3) Ibid.

(4) Ibid. pag. 260, 265.

core arrêtée au milieu de ſes couloirs (1). Cependant Hoffman conſeille, dans cette eſpece de toux, des eaux minérales, parce qu'il ſe propoſe de fortifier les entrailles, que M. P. veut relâcher; mais comme il craint qu'une conſtriction trop forte & trop ſubite, que le froid occaſionneroit dans les vaiſſeaux aériens, ne produisît une augmentation de la toux, il veut qu'on les faſſe tiédir, & même qu'on les adouciſſe avec du lait; ce qui s'accorde, on ne peut pas plus mal, avec le ſentiment de M. P.; &

(1) Traité des vap. page 265.

dans d'autres occaſions il propoſe des ſtomachiques que notre Auteur regarderoit comme des poiſons (1).

Pour autoriſer l'application ſur le ventre des linges trempés d'eau froide, dans la colique cauſée par le dérangement des régles, il appelle le même Auteur en témoignage, & avec lui Craton & Valeſcus de Taranta, & c'eſt en produiſant un paſſage du premier, par lequel l'on voit effectivement qu'il en conſeille l'uſage propoſé par les deux autres; mais ce n'eſt point dans la

(1) Frid. Hoffm. vol. 2. tom. 2. de Tuſſi convulſivâ.

colique causée par le dérangement des régles : il y eſt dit expreſſément que c'eſt dans la colique venteuſe (*in colicâ flatulentâ*) (1).

C'eſt dans les mêmes vues qu'il rapporte trois Paſſages de Baglivi : cependant il eſt clair que ces Paſſages n'ont aucun rapport à l'eau froide. Baglivi dit ſeulement que pour remédier à la trop grande tenſion des fibres, il faut faire uſage des relâchans, & ſpécialement des huileux, des bains tiédes, des ano-

(1) Frid. Hoffm. vol. 1. tom. 2. pag. 294, ubi de dolorib. inteſtinor.

dins, & de l'*opium*, que M. P. juge à propos de retrancher du texte, parce qu'il lui ſuppoſe des propriétés directement oppoſées.

Il cite Amatus, Zacutus & Septala, en diſant qu'ils employerent l'eau froide, & même refroidie à la neige contre la colique, ce qui eſt très-vrai : mais on lit dans l'endroit des Œuvres d'Hoffman (1) où M. P. a puiſé ſes citations, que les deux premiers ne l'employoient que contre la colique bilieuſe (*colicam à bile factam*); & dans l'obſer-

(1) Frid. Hoffm. vol. 1. tom. 2. pag. 294.

vation de Septala qu'il a puiſée à la même ſource, il s'agit ſi peu de colique cauſée par le dérangement des regles, que ſon malade étoit un Gentilhomme Eſpagnol.

C'eſt auſſi, ſans doute, à l'exemple d'Hoffman qu'il propoſe les eaux minérales acidules, *pour relâcher les ſolides criſpés*, qu'il dit être la cauſe des pertes blanches : il eſt vrai que cet Auteur les conſeille comme un excellent remede contre cette maladie, tant en bains qu'en boiſſon, mais c'eſt avec l'intention de donner du reſſort & de la vigueur aux vaiſſeaux trop relâ-

chés de la matrice (1). Que si notre Auteur s'imagine qu'Hoffman se soit mépris sur la cause des pertes blanches, & sur la propriété qu'il attribue aux eaux minérales acidules de restreindre nos organes, voici une observation qui est faite pour le détromper.

Observation par l'Auteur de ces réflexions.

» Une Dame attaquée de pertes blanches invétérées & d'une abondance prodigieuse, avoit pris, de je ne sçais quelle ordonnance, beaucoup de relâchans & un grand nombre de bains domestiques tiédes, qui

(1) Hoffman de fonte Martiato Lauchstadiensi, §. XIV. §. XVIII. & alibi passim.

» n'avoient servi qu'à augmenter
» la cause de sa maladie. Je lui
» conseillai l'usage des eaux mi-
» nérales ferrugineuses de . . . ;
» elle les but, pendant six se-
» maines, & prit, pendant le
» même temps, une trentaine de
» bains des mêmes eaux tiédies :
» ce qui non-seulement la guérit
» entiérement de ses pertes blan-
» ches, mais *fit disparoître un*
» *exomphale très-considérable qui*
» *lui étoit survenu à la suite de plu-*
» *sieurs couches* ».

M. P. ayant parsemé son Livre de citations tirées des Ecrits d'Hoffman, parce qu'il le croyoit sans doute aussi favorable à ses

opinions qu'il l'eſt peu, il y a de ſa part une bien grande ingratitude à l'accuſer d'un excès de prévention, dont il ne donna jamais lieu de le ſoupçonner. Il proteſte qu'*il ne veut pas faire, comme lui, une apologie la plus outrée de l'eau froide* (1); & où la trouve-t-il cette apologie la plus outrée? C'eſt dans le Traité de cet Auteur: *De aquâ Medicinâ univerſali*, où il n'y a pas un mot qui ſignifie qu'il ait prétendu la juſtifier d'aucune imputation; où il ne parle de l'eau conſidérée comme froide que

(1) Traité des vap. pag. 266 & ſuiv.

très - ſuccintement, & où enfin il loue les propriétés qu'elle a réellement, avec beaucoup plus de réſerve que M. P. n'en met à exalter des propriétes qu'elle n'a pas.

Je pourrois relever, dans le Livre de M. P. un bien plus grand nombre de fautes dans ce genre, mais je finirai par celles-ci : il dit, page 56, en indiquant une Obſervation de M. Lionel-Chalmers, rapportée dans le Tome XI des Journaux de Médecine, dans laquelle il s'agit *du Tetanos & de l'Opiſtotonos* (maladies endémiques dans la partie méridionale de la Caroline) que

cet Auteur assure qu'on n'y connoît pas d'autres remedes contre les vapeurs que le bain froid. Voici cependant ce qu'on lit dans l'endroit du Journal de Médecine indiqué par M. P. : » D'un » grand nombre de remedes que » M. Chalmers a essayés, il n'y » a eu que l'*opium* à grandes do» ses & les *bains* qui ayent paru » avoir quelque effet ». Il falloit que M. P. fût étrangement préoccuppé de ses propres idées, pour saisir aussi mal celles de M. Chalmers. Il nous dit premierement, que cette observation a pour objet les Vapeurs en général : cependant il n'y est parlé que du

tetanos & de l'opiſtotonos, qu'il lui plaît de qualifier du nom de vapeurs, de même que toutes les eſpeces de maladies convulſives. En ſecond lieu il fait dire à M. Chalmers que les bains en ſont l'unique remede, tandis que cet Auteur met l'opium de pair avec les bains, & même qu'il le nomme le premier. Enfin il nous dit expreſſément que ce ſont les bains froids dont il s'agit dans cette obſervation : mais M. Chalmers ne les ayant pas ſpécifiés, & ayant nommé les bains *ſans adjectif*, M. P. a-t-il pû ne pas comprendre qu'il a entendu parler des bains les plus

ordinaires, des bains tiédes? Je le défie de montrer dans aucun Auteur un ſeul endroit où le mot de *bains* tout ſeul ſoit employé pour ſignifier le bain froid.

Seroit-ce parce que notre Auteur n'auroit pas compris le ſens des textes qu'il rapporte ou qu'il indique, que la plûpart de ſes citations ſont ſi peu fidéles, & ſi peu relatives aux conſéquences qu'il en déduit? Je crois qu'il ſe l'entendroit dire avec peine; ou ſeroit-ce pour faire alluſion à ceux de ſes Lecteurs qui manqueroient d'attention ou de lumieres? Le reproche ſeroit encore plus dur : mais le ſeroit-il

plus, & ne ſeroit-il pas mieux fondé que ceux qu'il fait aux Médecins en général d'être des empyriques, des jaloux, des gens capables, *par intérêt*, de donner des remedes meurtriers, des ſecours funeſtes, ou pour rendre ſa penſée en un ſeul mot, *des empoiſonneurs?* On en penſera ce que l'on voudra : j'en conclurai ſeulement que ſi des hommes célébres nous font entrevoir beaucoup d'occaſions dans leſquelles on ne ſçauroit employer l'eau froide, ſans expoſer les malades aux plus grands dangers, les citations que M. P. nous fait, pour nous porter à

donner la plus grande extenſion à cet uſage, ne ſont gueres propres à nous raſſurer.

Corrollaires.

Je crois avoir ſuffiſamment prouvé que le raccorniſſement ne peut jamais être la cauſe prochaine & immédiate des affections ſpaſmodiques & vaporeuſes.

Qu'il n'eſt pas vrai que les perſonnes ſujettes à ces maladies ayent toujours le ſang ſec & épais, & les nerfs dans un état habituel de roideur & de tenſion.

Que bien loin qu'une vie molle & oiſive, & que l'abus des boiſſons *chaudes* (ce terme

entendu dans le ſens de l'Auteur) cauſent le raccorniſſement des nerfs & le deſſéchement du ſang, elles produiſent néceſſairement un effet tout oppoſé.

Qu'en ſuppoſant que les vapeurs fuſſent toujours l'effet du raccorniſſement des fibres, l'eau froide, employée tant intérieurement qu'à l'extérieur, ne ſeroit pas le moyen que l'on devroit choiſir pour les aſſouplir, & que ſi l'on peut croire que des nerfs raccornis puiſſent être irritables, l'on doit croire auſſi que l'eau froide, bien loin de les relâcher, ne peut que les roidir encore davantage.

Que l'eau froide ou chaude, de quelque maniere qu'on veuille l'employer, ne peut, dans bien des cas, que produire des effets pernicieux.

Qu'il eſt une infinité de cas, où l'on ne ſçauroit ſe paſſer de ces remedes qui ſont proſcrits dans le Traité des Vapeurs des deux ſexes, auſſi abſolument que s'il ne falloit jamais en uſer, & que Baglivi, qui y eſt cité, ne condamne que lorſqu'on les emploie, comme on peut accuſer M. P. d'employer les relâchans, ou ce qu'il croit être des relâchans, c'eſt-à-dire, ſans avoir égard au tempérament, à l'âge,

au ton des fibres, en un mot à tout ce qui conſtitue l'eſpece particuliere de la maladie que l'on traite.

Que c'eſt faire tort à l'ordre des Médecins que d'appeller *la route ordinaire*, celle qui ne conduit qu'à *tendre le ſyſtême nerveux par des remedes forts & violens*; & que, dans tous les temps, ils ont employé les relâchans, dans les occaſions où il convient d'en faire uſage.

Qu'il s'en faut bien que les Obſervations de M. P. lui fourniſſent des preuves auſſi victorieuſes qu'il ſe le perſuade en faveur de ſon ſyſtême & de l'u-

ſage des ſeuls relâchans, dans tous les cas de maladies vaporeuſes & ſpaſmodiques.

Que s'il a donné une définition, une cauſe & une méthode curative des vapeurs toutes neuves, ainſi qu'il s'en applaudit dans ſon *Poſt-ſcriptum*, cela ne doit pas étonner, puiſque ſa Logique, ſa Phyſique, ſa Chymie, ſa Matiere médicale, ſa Semeiotique, &c. ſont auſſi quelque choſe de tout neuf, & qui ne parut jamais dans les Ecrits d'aucuns Sçavans.

J'ai démontré enfin que les citations qu'il fait ne ſont pas d'une exactitude bien ſcrupuleu-

ſe : je veux bien me perſuader que c'eſt par inadvertence : mais il faut avouer que ces inadvertences lui ſont bien familieres, & que d'autres moins accommodans que moi pourroient regarder la choſe d'un œil moins favorable, les Obſervations étant remplies de choſes auſſi avantageuſes pour lui, qu'elles le ſeroient peu pour pluſieurs Médecins, ſi les talens bien reconnus des uns, & la célébrité des autres ne les mettoient à l'abri des traits qu'il s'efforce de lancer contre eux. La modeſtie doit être la vertu de tous les hommes, mais ſurtout d'une certai-

Il importe beaucoup à certains Auteurs d'être modeſtes & vrais dans

leurs citations & dans leurs observations.

ne classe d'Auteurs qui n'a pas de plus grand intérêt que de se concilier l'indulgence des gens en état d'apprécier ses talens. Un autre de ses devoirs est de conserver le droit d'être cru sur sa parole. Si une fois il a inspiré de la défiance, en vain se fera-t-il prôner par les Gazettes, & chanter dans le Mercure (1); en vain voudra-t-il produire des Certificats, ainsi que M. P. en offre au Public : on sçait ce que vaut cette monnoye : il n'est pas

(1) L'on a pu voir, dans le Courier d'Avignon du 9 Janvier de cette année, un Eloge de M. P., & des vers à sa louange dans le Mercure de France du même mois.

jusqu'au

jusqu'au Sieur Ailhaud qui n'ait trouvé des Certificateurs & des Partisans zélés jusqu'au fanatisme, dans ceux même qui pour n'être pas morts de l'usage insensé qu'ils ont faits de sa Poudre, n'en avoient qu'un peu moins à se plaindre des ravages qu'elle a causés. Personne n'ignore que les hypochondriaques, qui font une bonne partie de ceux dont M. P. recherche la confiance, se passionnent aisément pour tous ceux qui leur promettent leur guérison aussi hautement qu'il le fait, & que la plûpart d'eux attendroient à peine d'en avoir seulement com-

Le cas que l'on doit faire des certificats & des éloges que l'on se fait donner dans les Gazettes & dans le Mercure.

mencé les remedes, pour en certifier les succès, s'ils en étoient priés, comme ils l'ont fait à l'égard de la Poudre d'Ailhaud. Mais ces Certificats, fussent-ils aussi sinceres que pour l'ordinaire ils le sont peu, & fussent-ils faits avec plus de discernement & de connoissances en cette matiere, que n'en ont communément ceux qui les donnent, ils prouveroient seulement que l'on a réussi quelquefois par une telle méthode, ce qui peut arriver d'autant plus aisément par celle que suit M. P. que, comme je l'ai déja dit plusieurs fois, elle est la seule, de l'aveu de tous les

Médecins, qui s'emploie avec ſuccès dans de certaines occaſions. Mais ſi par un empyriſme deſtitué de tout raiſonnement, on prétend l'adapter à tous les cas; ſi lorſque l'on veut en faire l'application à un cas dans lequel elle pourroit être convenable, l'on emploie des moyens qui lui ſont directement oppoſés, comme fait M. P. lorſqu'il ſe ſert de l'eau froide pour relâcher les nerfs; l'on n'en a pas moins le droit de conclure que ſi elle a eu quelquefois des ſuccès, elle doit avoir eu néceſſairement un bien plus grand nombre d'échecs, dont on ne ſe van-

te pas. C'eſt l'ordinaire de ceux qui, par quelque moyen que ce ſoit, veulent forcer la renommée à ſe déclarer pour eux, de détourner l'attention du Public des cataſtrophes qui leur arrivent, en ne ceſſant de publier & de faire publier de bouche & par écrit quelques occaſions où ils ont été plus heureux, & on le leur paſſe volontiers; mais ce qu'on ne doit pas leur paſſer, c'eſt de multiplier à l'infini ces occaſions, en attribuant à leurs remedes des ſuccès qui ne leur appartiennent pas, & en donnant à de legeres indiſpoſitions qu'ils ont traitées, les noms des

maladies les plus graves : ce ſera par exemple, comme M. P. l'a fait, en qualifiant *de vomiſſemens atrabilaires, de tympanites, de tumeur écrouelleuſe, &c.* ce qui n'étoit rien moins que tout cela. Si on les en croit, la plûpart de leurs malades avoient été abandonnés de tous les Médecins, tandis que ces malades n'ont quelquefois pris conſeil d'aucun de ceux qui en ont le titre ; ou ce qui arrive preſque toujours aux vaporeux, qu'ils en ont pris beaucoup, & n'en ont ſuivi aucun. Si une maladie donne quelque treve, qu'elle n'eût pas moins donnée, quand on n'auroit pas

fait de remedes ; c'eſt, ſelon eux, une guériſon déja confirmée, & qui ſera bientôt publiée avec cette emphaſe qui régne d'un bout à l'autre dans le Traité des Vapeurs des deux Sexes. La maladie reparoît-elle enſuite à ſon ordinaire, ils ne ſe rétracteront pas, & les malades qui craindroient de ſe donner le ridicule de s'être trop légérement laiſſés prévenir, n'en conviendront que quand ils ne pourront plus s'en défendre. Ainſi ſe ſoutient, pendant quelques momens, une réputation d'autant plus mal affermie, qu'elle ne tient qu'à l'inconſéquence du Public, qui croyoit

hier d'après le Sieur Ailhaud, qu'il suffisoit de prendre des poudres purgatives, dans toutes les maladies, pour se rendre immortel; qui croit aujourd'hui d'après M. P. qu'il suffit de se purger dans les Vapeurs & dans toutes les affections mêlées de spasme, pour se donner la mort, & qui croira demain toute autre chose, sur la foi d'une annonce faite par une Gazette, ou d'une Brochure qui n'aura pas le sens commun (1).

Je pourrois donner un bien plus long cours à ces réflexions,

(1) On peut donner pour exemple celle du sieur Ailhaud.

mais il eſt temps que je les finiſſe, & ce ſera en proteſtant qu'elles n'ont eu pour objet que d'engager notre Auteur à faire de nouveaux efforts, pour perfectionner le traitement des maladies vaporeuſes & ſpaſmodiques. Je n'attends pas qu'il nous donne de plus grandes lumieres que celles que nous avons déja ſur l'emploi des relâchans relativement à ces maladies; ils ſont, comme je l'ai démontré, d'un uſage ſi connu & ſi généralement obſervé de tous les temps, que nous n'avons rien à deſirer à cet égard. Mais il n'en eſt pas de même de l'uſage extérieur de

l'eau froide, je veux dire en bains & en fomentations ſur tout le bas-ventre, dont nous n'avons que très-peu d'exemples en France. Quelques Médecins Anglois ont été moins timides que nous à cet égard, ou peut-être ont-ils trouvé, dans leurs compatriotes, moins de répugnance à ſe prêter aux épreuves de ce genre de remede. Floyer nous fournit un grand nombre d'Obſervations qui en conſtatent de brillans ſuccès, non-ſeulement dans les Vapeurs, mais auſſi dans beaucoup d'autres maladies. Ces Obſervations feroient un tout autre effet ſur l'eſprit de nos

François ſi elles étoient répétées ſous leurs yeux ; mais ce devroit être avec aſſez de diſcernement & de connoiſſance des maladies, pour nous mettre en état de bien reconnoître les occaſions, dans leſquelles l'on pourroit y avoir recours ſans danger, ſurtout par rapport aux coliques, dont il n'eſt pas bien aiſé de diſtinguer les eſpeces, & dans le traitement deſquelles, les fautes que l'on commettroit par un uſage déplacé de l'eau froide, pourroient être autant d'homicides. Je ſouhaite de bon cœur que M. P. en ait la gloire : c'eſt ce dont je ne déſeſpere pas, ſi ſe

montrant moins *entêté* qu'il ne nous accuſe de l'être (1), & ſi en donnant plus d'attention aux avis que l'on s'empreſſe de lui donner, qu'aux louanges que quelques-uns lui prodiguent, il a le courage de renoncer à ſon ſyſtême du raccorniſſement, qui ne peut ſe concilier avec les ſuccès que l'on obtient de l'uſage de l'eau froide dans le traitement des Vapeurs; & s'il veut former ſes raiſonnemens ſur d'autres principes que ceux qui l'ont ſi fort égaré juſqu'ici.

---

(1) Traité des affect. vapor. des deux ſexes, pag. 454.

APOLOGIE
DE L'AUTEUR
DE CES RÉFLEXIONS.

L'On ne s'aviſe gueres de faire ſon Apologie, avant d'être attaqué, & ſans ſçavoir ſi on le ſera : je ſuis dans le cas, & cependant je vais faire la mienne.

Il en eſt qui pourront me reprocher de n'avoir pas marqué autant de vénération qu'eux, pour un Auteur qu'ils ont préconiſé dans les termes les plus flatteurs, & qu'ils regardent comme le Réformateur de la Méde-

cine : ils diront vrai ; cependant je n'ai cenſuré que ſon Livre ; quant à ſa perſonne, j'ai ſouſcrit à tous les Eloges que l'Auteur du Mercure lui a donnés ; & ils ont dû s'appercevoir que mes Réflexions *ſur ſon Ouvrage* ſont infiniment plus meſurées, que les Déclamations perpétuelles auxquelles il ſe laiſſe aller, *contre tous ceux* qui croyent penſer bien, en penſant tout autrement que lui (1).

D'autres m'objecteroient, avec bien plus de raiſon, que j'ai trop inſiſté à réfuter pluſieurs Propo-

---

(1) Voyez les premieres pages de mes Réflexions.

ſitions de ſon Livre, qui ſembleroient n'avoir pas beſoin de l'être, tant elles ſont éloignées du vrai; mais j'ai cru que cela étoit néceſſaire, parce que la maniere dont ce Livre a été accueilli par quelques-uns de ceux qui ont publié leurs Obſervations par la voie des Journaux de Médecine, m'a convaincu qu'il n'en contient aucunes, que ces Meſſieurs n'adoptent avec la même confiance.

Peut-être ces derniers ſe croiront en droit de ſe plaindre que j'ai manqué d'égard pour eux, en attaquant un Ouvrage qu'ils ont célébré par les plus grands

éloges : je ſens bien qu'en cela je ne leur ai pas fait ma cour ; j'en ſuis fâché : mais l'amour de la vérité, ſurtout lorſqu'il s'agit de la vie des hommes, a dû l'emporter ſur toute autre conſidération. Cependant j'eſpere qu'après y avoir bien refléchi, ils me ſçauront gré de mon zèle, & qu'ils reconnoîtront que j'ai voulu leur rendre un ſervice des plus importans, en tâchant de les déſabuſer d'un prétendu ſyſtême, qui ne leur a ſervi juſqu'ici qu'à les induire en erreur. Rien ne me feroit plus aiſé que de faire voir à chacun d'eux, par leurs propres Obſervations inſérées dans

les Journaux de Médecine, qu'ils ſe ſont prodigieuſement égarés, dès que la facilité d'exercer, preſque en entier, l'Art de tous le plus difficile, en ne reconnoiſſant qu'une ſeule cauſe à preſque toutes les maladies, & en n'admettant, pour les traiter, qu'un ſeul genre de remedes, leur a fait regarder comme autant d'erreurs, une foule de connoiſſances abſolument néceſſaires, mais qu'ils n'euſſent acquiſes que par l'étude la plus ſuivie. S'ils en doutent, ils n'ont qu'à parler, & chaque Saint aura ſa Légende. En attendant, je me contenterai de leur démontrer

cette vérité par l'analyſe que je vais faire de quelques-unes de leurs Obſervations, & pour leur faire voir que je ne veux pas les attaquer par leur côté le plus foible, je choiſis à deſſein celles d'un Membre d'une Académie célébre, d'autant mieux qu'elles ſe préſentent tout à propos dans le dernier des Journaux (du mois de Juillet 1767) où il s'en trouve ſur cette matiere.



ANALYSE

Des Observations de M. de la Brousse, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, & Membre de la Société des Sciences de la même Ville.

Premiere Observation.

Je voudrois demander à M. de la Brousse qu'est-ce qu'il prétend nous apprendre de nouveau, par l'Histoire qu'il nous fait de la maladie de la Demoiselle Quittard ? Il ne veut pas la purger dans un état d'irritation & de spasme : cela est fort bien. Il pré-

fére de la mettre à l'uſage des humectans, pour aſſouplir les ſolides, & pour procurer, comme il le dit, une *détente* : on ne ſçauroit rien faire de mieux. Mais il ne fait, en cela, que ſe conformer à la doctrine d'Hippocrate, qui lui a été enſeignée dans l'Ecole dont il ſe dit le Diſciple ; à celle de tous les Auteurs que l'on daigne lire aujourd'hui, & à la Pratique de tous les Médecins qui en méritent le nom. S'il y a du nouveau dans ſon procédé, c'eſt qu'en même-temps qu'il met tout en œuvre pour détendre les ſolides, dans la vue, *ſans doute*, de les diſpoſer à ſe prê-

ter à des évacuations néceſſaires pour une deſpumation générale du ſang; il emploie, en donnant le quinquina, le moyen le plus capable de produire un effet tout oppoſé; il ferme, comme l'on dit, le loup dans la Bergerie; & voilà, ſelon moi, quelle a été la cauſe des *anomalies*, je veux dire, des ſymptômes ſpaſmodiques, dont il nous dit que ſa malade fut attaquée, dans une fiévre intermittante *réguliere*. C'étoit bien la peine qu'un Médecin, Membre de la Société Royale des Sciences de Montpellier, fît parvenir une Obſervation juſqu'à Paris, pour apprendre à

toute la France qu'il a fait une faute, que l'on pardonneroit à peine au plus mince Chirurgien de campagne !

SECONDE OBSERVATION.

Qu'un Apothicaire ait fait une faute, en donnant à la femme de *Moulet* une potion cordiale peu convenable à ſon état, cela peut être ; mais comment en juge-t-il ? Eſt-ce parce qu'après en avoir fait prendre quelques cueillerées, l'on a vû les ſymptomes augumenter ? les remedes les mieux indiqués n'empêchent pas toujours ſur le champ les progrès d'une maladie. Eſt-ce

en raisonnant d'après les principes de matiere médicale de son Maître (M. P) ? J'ai démontré qu'ils sont, on ne peut pas plus, erronés. Selon ces principes il suffiroit que l'on eût fait entrer dans cette potion de l'eau distillée simple de *mélisse* ou de *citronelle* (que M. P. croit être deux choses différentes) de l'eau de fleurs d'orange, de l'eau de fleurs de tilleul, pour être, comme le dit notre Académicien, une potion cordiale des plus étoffées ; & pour être, au jugement de M. P. *très-pernicieuse, ne tendant qu'à porter le feu, à jetter le trouble dans les esprits*, & propre en-

fin à ſe faire des *victimes.* Mais comme en donnant une Obſervation, l'on doit expoſer les faits, & non ſes préjugés, il me ſemble qu'il eût été bien plus utile de mettre ſes Lecteurs en état de juger de la qualité du remede, en leur en dénonçant la compoſition, que de leur apprendre que l'on fit lever M. le Curé dans la nuit, qu'il confeſſa la malade, qu'il l'adminiſtra, que de nous faire obſerver qu'on le fit lever de bon matin; comme s'il nous importoit beaucoup que ce fût de bon matin, ou un peu plus tard: mais il falloit dire quelque choſe pour s'introduire ſur la ſcè-

ne; l'y voilà donc arrivé; que s'y propose-t-il? Je crois qu'il seroit fort embarrassé de nous le dire. Il trouve sa malade froide & sans pouls? Quel que soit son état, je m'attends bien qu'il criera *à l'eau*, comme si le feu étoit à la maison: mais faut-il relâcher avec de l'eau chaude? Faut-il resserrer avec de l'eau froide? De peur de ne pas prendre le bon parti, il les prend tous les deux; & quel avantage en résulte-t-il pour la malade? Celui de ne pas succomber sous un procédé aussi hétéroclite, dans un accès de vapeurs, qui eût pu se terminer bien plus vîte, si

on

on eût laiſſé la malade en repos.

Juſqu'à préſent nous avons trouvé le Diſciple parfaitement d'accord avec le Maître : nous allons voir, dans ſa troiſiéme Obſervation, qu'il s'éloigne ſouvent de ſes principes ; mais jamais de ſa maniere de peindre les objets.

TROISIÉME OBSERVATION.

Michele.... femme de Pierre Manivet, avoit (dit M. de la Brouſſe).... enſuite de quelques chagrins *que lui avoit fait ſon mari*, tout ſon corps agité de convulſions, accompagnées, par intervalles, *d'un raccourciſſement des jambes*, & d'un gon-

flement du ventre,.... *qui lui prenoient par une pandiculation*, à la fin de laquelle elle plioit ſes poignets d'une façon extraordinaire, en écartant les doigts, *qui auroient pû faire*, dans ce moment, *un pied de longueur*. Deux minutes après ſa gorge s'enfloit ſi fort, *qu'on auroit dit qu'elle avoit un goître*. Elle avoit pour lors des envies de vomir.... qui finiſſoient *en lui faiſant tirer une langue comme celle d'un chien enragé*.

La belle peinture que nous fait là M. de la Brouſſe! Quelle ſublimité de ſtyle! quelle force d'expreſſions! Il n'a manqué

que de placer *Michele* ſous les pieds de l'Archange ſon patron, pour nous remettre ſous les yeux l'un des chefs-d'œuvres de *Raphael* : auſſi avoit-il à nous peindre une femme attaquée de vapeurs !

Je pourrois demander à notre Obſervateur ſi c'eſt par la vertu de quelques puiſſances magiques, que l'on voyoit les jambes de *Michele* ſe raccourcir, & ſes doigts s'allonger, comme les griffes d'un ſpectre, de maniere *à faire un pied de longueur* ; ou s'il eſt d'avis que les os des jambes & des doigts puiſſent naturellement augmenter & diminuer de

dimenſion d'un moment à l'autre ; ſurtout dans une vaporeuſe, qui devoit être toute raccornie ; ſi le même degré de chagrin qui n'eût pas été cauſé par le mari de cette femme, n'eût pas pû la jetter dans les mêmes accidents, & s'il étoit d'une néceſſité indiſpenſable d'en accuſer ce mari dans un Ecrit public ; s'il eſt bien perſuadé que l'on ne puiſſe pas diſtinguer du goître, au premier coup d'œil, & ſeulement par la forme de la tumeur, ce gonflement du cou, que l'on obſerve ſouvent aux femmes hyſtériques. Mais ce feroit m'écarter de mon ſujet : j'ai promis

de faire voir que, dans cette occasion, sa pratique se trouve souvent en contradiction avec les principes de M. P.; mais qu'il n'en differe nullement par sa maniere de peindre les objets: je vais finir de remplir mes engagements. Pour rendre donc la forme humaine à cette femme, dont le portrait dessiné par notre Observateur, nous la présente sous la forme du *Diable*, (ce qui ne peut manquer de la flatter infiniment, son nom étant écrit à la tête du Tableau) il lui fait avaler une potion faite avec le diacode, la teinture anodyne & celle de castor: cependant ce

remede, qu'il appelle *ſa potion ordinaire*, eſt eſſentiellement le même que celui que M. P. comble d'infamie (1). Bientôt après il tombe dans une autre héréſie, que le parti doit avoir peine à lui pardonner, qui eſt de faire donner un lavement de ſéné: néanmoins ſoit de ce lavement, ou d'un autre composé d'eau du Rhône, il obtient deux ſelles, quoique la conſtipation, & ce qu'il appelle le *diabetes*, *ſymptôme ordinaire des vapeurs*, duraſſent depuis trois jours. Enſuite par une nouvelle contradiction,

(1) Page 53.

qui eſt manifeſte, ſelon leurs principes, il revient à la potion ſi outrageuſement condamnée par M. P., & en même-temps à l'eau chaude, en bains & en fomentations. Finalement il purge ſa malade, nonobſtant la défenſe expreſſe de ſon Légiſlateur, qui déclare cet uſage *auſſi dangereux qu'il eſt général*; cependant la malade rendit beaucoup de matieres noires, & elle fut guérie. Sur cela notre Académicien, qui cherche à s'excuſer envers ſon parti de cette infraction de ſes loix, fait remarquer que c'eſt la ſeule fois qu'il ait fait donner un lavement purgatif, & qu'il ait

purgé le lendemain des convulſions, ou après la détente : comme s'il pouvoit appeller le temps de la détente, celui auquel il fit donner le lavement de féné, tandis qu'il nous dit que le ſymptôme ordinaire des vapeurs, (*le diabetes*) ſubſiſtoit encore, que *l'état de la maladie étoit toujours le même*, & bien plus, *que les paroxiſmes revenoient plus ſouvent, & duroient auſſi plus longtems.*

J'avois réſolu de n'analyſer que ces trois Obſervations de M. de la Brouſſe ; mais comme il s'en préſente trois autres, dans le même Journal, ſur le même ſujet, immédiatement après cel-

les-ci ; je profite de l'occasion, pour en dire deux mots.

OBSERVATIONS

De M. DÉTRÉES.

PREMIERE OBSERVATION

PEUT-ON appeller une Observation la petite histoire que M. Destrées nous fait de la maladie de M. Dugort ? Il nous dit » qu'il étoit attaqué d'une fievre » intermittente, compliquée de » spasme, que le Chirurgien mé- » connut entiérement, & qu'il » traita avec les purgatifs ordi- » naires ; ce qui attira les symp-

» tômes les plus effrayants, mê-
» me ceux de la fiévre maligne; «
& il ne nous dit pas quel étoit le type de cette fiévre, & à quels signes il reconnoissoit ce spasme, qui étoit imperceptible au Chirurgien. N'auroit il pas dû nous dire aussi quels sont, selon lui, les symptômes de la fiévre maligne? Car tous les Médecins ne sont pas d'accord sur ce point: selon les uns, ce sont effectivement des symptômes spasmodiques qui caractérisent cette espéce de fiévre; mais il paroît, par son exposé, que ces symptômes existoient avant que le Chirurgien eût donné des purga-

tifs. Selon d'autres, c'eſt un abbatement extrême des forces; dans ce cas c'eût été un état tout oppoſé au ſpaſme. Il en eſt enfin qui font dépendre la malignité de la fiévre de l'inflammation des ménynges. De quelle utilité peut être l'obſervation d'une maladie, qui laiſſe à en deviner tous les ſymptômes? Mais je ſuppoſe que ce fuſſent des mouvements convulſifs, des ſoubreſauts dans les tendons, le délire, l'inſomnie, &c. ſymptômes qui ſont ſouvent, dans la fiévre, la ſuite de l'uſage déplacé des purgatifs: prétend-il en rejetter la faute ſur les principes reçus en

Médecine? Ils prouveroient ſeulement que le Chirurgien n'avoit pas étudié les loix de la purgation dans les écrits d'Hippocrate, & notamment dans l'Aph. XXI, Sect. I, & l'Aph. IX, Sect. II. Il s'applaudit enſuite d'avoir ſauvé la vie à ſon malade par le moyen des humectants : mais pour avoir ſauvé la vie, il falloit qu'elle fût en danger, cependant nous liſons dans Hippocrate, *quocumque modo intermiſerit febris, periculo vacat ;* ce que Galien confirme dans le Comm. 3, ſur le Livre I des épidémies, où on lit, *intermittentium febrium nullam lethalem dici ab Hippocrate.*

En tout cas, M. Détrées n'a fait, en preſcrivant les humectants dans l'état ſpaſmodique d'une fiévre, que ce qu'il auroit pû voir faire à tous les Médecins du monde. Notre Héros ne borne pas là ſon triomphe ; il demande une nouvelle couronne pour avoir ſçu *éteindre l'action du quinquina par une copieuſe boiſſon d'eau froide*. Ne diroit-on pas que le quinquina eſt une ſubſtance inflammable, qui excite dans les entrailles un incendie qu'il faille y éteindre, à force d'y jetter de l'eau, comme l'on fait pour éteindre le feu dans une cheminée ? Mais il falloit bien que le Diſci-

ple ſe rapprochât de la doctrine de ſon Maître, qui enſeigne que le quinquina, par ſa volatilité, augmente le trouble des eſprits, & la fougue des humeurs; il lui reconnoît auſſi la ſtypticité, mais il ne ſait pas mieux que ſon Diſciple que la froideur de l'eau ne peut qu'augmenter cette propriété, bien loin de l'*éteindre*.

SECONDE OBSERVATION.

M. Corrigoux, dit M. Détrées, fut menacé d'une hydropiſie de poitrine; & la preuve qu'il en donne eſt que M. Corrigoux *la tenoit déja*, puiſqu'il avoit actuellement les ſymptô-

mes *qui en caractérisent parfaitement la présence*. L'on dit communément des Provençaux, qu'ils menacent d'un coup de poing, après qu'ils l'ont donné : c'est donc ainsi que l'hydropisie de poitrine menaçoit M. Corrigoux. Il en fut de même du spasme, qui ne traita pas ce malade avec plus de ménagement. On ne pouvoit, dit M. Détrées, méconnoître le spasme *& même* l'éréthisme. Ainsi donc le spasme commença à s'emparer de M. Corrigoux, & après cela s'ensuivit la menace ; car *éréthisme*, comme l'on sait, signifiant *irritation*, selon son étymologie qui dérive d'un mot grec

ſignifiant *irriter* ; & le ſpaſme étant le produit de l'irritation ; il eſt clair que l'éréthiſme eſt la menace du ſpaſme. Notre Obſervateur ſe croit encore une fois diſpenſé de nous dire à quels ſignes il reconnoiſſoit le ſpaſme & l'éréthiſme : mais admettons-les avec lui, joignons-y l'oppreſſion & l'enflure des extrémités, (ſymptômes qui, ſelon lui, caractériſent *parfaitement* l'hydropiſie de poitrine) & nous trouverons que M. Corrigoux étoit attaqué d'un aſthme convulſif, qui pouvoit effectivement le menacer d'une hydropiſie de poitrine, mais qui ſe diſſipa par les

ſeules reſſources de la nature, comme il arrive le plus ſouvent, tandis que l'on s'amuſoit à faire prendre au malade du petit lait nitré *en boiſſon ordinaire*, & nonobſtant les efforts que l'on faiſoit pour entretenir le ſpaſme, en donnant quelques priſes de poudre *de tribus*.

TROISIEME OBSERVATION.

Il s'agit, dans celle-ci, d'une maladie qui avoit mis en défaut la Faculté de Paris, & *toutes les drogues pharmaceutiques de cette Capitale*; & la Dame qui en eſt le ſujet, étoit *une vaporeuſe invétérée, bouffie, maigre, tourmen-*

tée de coliques affreuſes avec dé-voyement ; & par-deſſus cela il lui étoit ſurvenu *une tympanite.* Voilà en vérité une belle occaſion de faire briller le nouveau ſyſtême, ou plutôt, qui ne croiroit cette Dame perdue ſans reſſource? Mais cela ſeroit bon à dire, ſi elle eût tombé en toutes autres mains que celles d'un Diſciple de M. P. Ces Meſſieurs ſe jouent d'une tympanite, d'une hydropiſie de poitrine, des vomiſſements atrabilaires, &c. comme nous nous jouons d'une fiévre éphémere. Auſſi M. Deſtrées n'eut-il beſoin, pour triompher de cette tympanite, que du

petit-lait tout ſimple & de l'eau de ris, dont l'effet n'eût ſeulement pas été ſenſible, contre cette maladie, s'ils euſſent été adminiſtrés par tout autre Médecin. Il ne lui reſtoit qu'à perfectionner cette cure; & ce fut l'ouvrage du lait d'âneſſe. Qu'y a-t-il à objecter contre un ſuccès auſſi évident & auſſi merveilleux? Le voici: j'ai démontré, dans mes Réflexions, que M. P. ou ne connoît pas les maladies, ou qu'il affecte de donner à de légeres indiſpoſitions les noms des maladies les plus graves; & j'en concluds que cette Dame ayant l'eſtomach & les inteſtins dans un état d'ato-

nie, tel qu'on doit le ſuppoſer dans toute affection hypochondriaque invétérée; & par conſéquent ces viſceres étant ſujets à être diſtendus par des flatuoſités, d'où réſultoient des gonflements paſſagers du bas ventre, & des coliques venteuſes, ce qui pouvoit arriver ſur-tout lorſque le dévoyement ſe ſupprimoit en tout ou en partie; j'en concluds, dis-je, qu'il n'en falloit pas davantage à un Diſciple de M. Pomme, pour ſe croire en droit de publier qu'il avoit guéri *une tympanite :* & j'ajouterai que toute perfectionnée qu'ait été, ſelon lui, cette cure par le moyen du

lait d'ânesse ; je suis plus que persuadé, j'ose même assurer qu'il lui est arrivé déja plusieurs fois de retomber dans l'imperfection depuis le peu de temps qu'elle a été faite, s'il est vrai que la Dame malade fût une vaporeuse invétérée ; comme il faut bien le croire, puisque son Médecin nous le dit.

Ne vaut-il pas bien la peine d'*abjurer ses anciens principes*, comme M. Détrées se glorifie de l'avoir fait, pour parvenir à faire de pareilles observations ? Ne faut-il pas convenir après cela que *son exemple* est bien capable d'*entraîner avec lui les suffrages de ceux qui résistent aux efforts*

que M. P. ne cesse de faire pour les convaincre ? Disons plutôt que tant M. P. que ses sectateurs ne cessent d'errer, que lorsque leur pratique se trouve par hazard conforme à nos principes ; que toutes les fois qu'ils s'en éloignent, ils tombent à chaque pas dans le paralogisme, & sont perpétuellement en contradiction entre eux tous, & chacun avec soi-même ; que lorsqu'ils nous annoncent des succès réels, dans les historietes qu'ils nous donnent pour des observations, & dont la plûpart n'en portent nullement les caracteres ; ils ne les ont obtenus que parce qu'ils se sont conduits, dans ces occa-

ſions, comme les Médecins, *en général*, ſe ſont conduits dans tous les temps, & comme ils ſe conduiſent encore tous les jours. Et concluons enfin que bien loin que je doive m'attendre à des reproches de la part de ceux qui juſqu'ici ſe ſont déclarés les partiſans des opinions de M. P., je puis, au contraire, me flatter d'avoir le plus grand droit à leur reconnoiſſance, pour le zèle avec lequel je me porte à les faire revenir d'un préjugé qui fait tort à leur diſcernement, & ne peut manquer d'être très-pernicieux à la ſociété.

FIN.





